Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ALZIRE

OU LES

AMERICAINS

TRAGEDIE,

EN CINQ ACTES,

PAR

MR. DE VOLTAIRE.

Voss

A FRANCFORT & LEIPSIC,

M. DCC. LXII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ACTEURS.

D. Gusman, Gouverneur du Pérou.

D. Alvares, Pere de Gusman, ancien Gouverneur.

Zamore, Souverain d'une partie du Potoze.

Montéze, Souverain d'une autre partie.

Alzire, fille de Montéze.

Emire, *Zephane*, } Suivantes d'Alzire.

Officiers Eſpagnols.

Américains.

La Scène eſt dans la ville de Los-Reys autrement Lima.

PQ
2077
.A5
1762
coll.
spéc.

ACTE I.

SCENE I.

Alvarés, D. Gusman.

Alvarés.

DU conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour Successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le Prince & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers;
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors, & les crimes du monde;
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au Peuple du Méxique (*)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux aîlés qui voloient sur les eaux.
Des mers de Magellan jusqu'aux Astres de l'ourse,
Les vainqueurs Castillans (**) ont dirigé ma course;

(*) L'expedition du Méxique se fit en 1517. & cette du Pérou 1525. Ainsi Alvarés a pû aisément les voir. Los-Reys, lieu de la Scène, fût bâti en 1535.

(**) On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça en Méxique, & Pizaro au Pérou.

Heureux, si j'avois pû, pour fruit de mes Travaux,
En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros!
Mais, qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriére,
Et mes yeux sans regrêt quitteront la lumiére
S'il vous ont vû régir sous d'équitables loix,
L'empire du Potoze & la Ville des Rois.

Gusman.

J'ai conquis avec vous le sauvage Hémisphére
Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu sous mon pere
Je dois de vous encore apprendre à gouverner
Et reçevoir vos loix plutôt que d'en donner.

Alvarés.

Non, non l'autorité ne veut point de partage,
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encore au Conseil & régle vos exploits.
Croïez-moi, les humains que j'ai trop su connaître
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,

De

De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chére
Je l'attens comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre, arrétés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la Clemence, & non par la justice.

Gusman.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous comandez,
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez,
D'une ville naissante encore mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée;
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui la dompté n'accoutume ses yeux;
Que mépriſant nos loix, & prompt à les enfeindre,
Il ose contempler des Maîtres, qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir,
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mort en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flâte, il se croit redouté,

Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur.
Mais le reste du monde, esclave de la acrainte,
A besoin qu'on l'opprime & sert avec contrainte;
Les Dieux mêmes adorés dans ces climats affreux
S'ils ne sont teins de sang, n'obtiennent point de vœux. (*)

Alvarés.

Ah! mon fils, que je haï ces rigueurs Tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'etois-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique?
Ah! Dieu nous envoioit, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix.
Et

(*) On immoloit quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Et nous de ces Climats destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours insatiables,
Deserteurs de ces Loix, qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de la gagner.
Par nous tout est en sang; par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre,
Notre nom, je l'avoue inspire la terreur,
Les Espagnols sont craints; mais ils sont en horreur.
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces Climats nous sommes les barbares;
L'Américain farouche en sa simplicité,
Nous égale en Courage & nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous, il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminerent leur sort.
J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes,
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
„Alvarés, me dit-il, Alvarés, est-ce vous?
„Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire;
„Vivez, aux malheureux servez long tems de pere,
„D'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner.

„Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
„Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
„Du peuple infortuné, qu'ils ont nommé ſa vage.
Eh bien, vous gémiſſez; je ſens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous, s'emeut & s'adoucit,
L'humanité vous parle ainſi que votre pere.
Ah! ſi la cruauté, vous étoit toujours chére,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet, qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'a vos ſanglantes mains la fortune a livrées,
Pretendez-vous mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang repandu de ſes concitoïens?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes.
De vos ſévéres mains faſſent tomber les armes?

Guzman.

Eh bien vous l'ordonnez; je briſe leurs liens;
J'y conſens; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens
Ainſi le veut la loi. Quitter l'idolâtrie
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la Religion gagnons-les à ces prix.
Commandons aux cœurs mêmes, & forçons les eſprits;
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traine aux piés des Autels un courage inflexible.

Je

Je veux que ces mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un
seul Roi.

Alvarès.

Ecoutez-moi mon fils; plus que vous je desire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis:
J'en ai gagné plus d'un; je n'ai forcé personne
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui
pardonne.

Gusman.

Je me rends donc Seigneur, & vous l'avez
voulu,
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche,
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie,
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regrêt ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractére,
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire,
Vous seul, vous pouvez tout sur le pere d'Alzire;

En un mot, parle lui pour la derniére fois;
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix.
Daignez- - mais c'en est trop, je rougis que mon pere.
Pour l'interêt d'un fils s'abaisse à la priére.

Alvarés.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir
Montéze a vû sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste en ces lieux prisonniére,
Le Ciel a par mes soins consolé la misére.
Pour le vrai Dieu, Montéze a quitté ses faux-Dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modelle,
Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jetter ses racines profondes,
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces feroces humains, qui détestent nos loix,
Voïant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile.
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais Espagnols & chrétiens.
Montéze vient ici; mon fils, allez m'attendre,
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE

SCENE II.

Alvarés, Montéze.

Alvarés.

Eh bien ! votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

Montéze.

Pere des malheurs, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire & la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix,
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix ;
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connaître,
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être ;
Sous le fer Castillan ce monde est abattu,
Il céde à la puissance, & nous à la vertu.
De tes concitoïens la rage impitoiable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable,
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Nous l'aimions dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne & Montéze & ma fille.
Instruits par tes vertus, nous sommes la famille

Serf-

Sers-lui long-tems de pere, ainsi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Perou le Potoze, Alzire est sa conquête.
Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête;
Va je crois voir des Cieux les peuples éternels
Descendre de leur Sphére, & ce joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux & son maître.

Alvarés.

Ah! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montéze au tombeau je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rens du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des Chrétiens préside à ces vœux solemnels,
Les premiers qu'en ces lieux ont formé à tes Autels:
Descend, attire à toi, d'Amérique étonnée!
Adieu; je vais presser cet heureux hymenée;
Adieu! je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

Montéze seul.

Dieu destructeur des Dieux que j'avois trop servis,
Protége de mes ans la fin dure & funeste!
Tout me fit enlevé, ma fille ici me reste,
Daigne veiller sur celle, & conduire son cœur.

SCENE

SCENE IV.

Montéze, Alzire.

Montéze.

Ma fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde,
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Etein entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs :
Remonte au rang des Rois, du ſein de la miſére;
Tu dois à ton état plier ton caractére.
Prens un cœur tout nouveau, vien, obéï, ſuimoi,
Et renai Eſpagnole en renonçant à toi.
Séche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

Alzire.

Tout mon ſang eſt à vous; mais ſi je vous ſuis chére;
Voïez mon déſeſpoir, & liſez dans mon cœur.

Montéze.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur,
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

Alzire,

Alzire.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice;
Mais quel tems, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible, où tout perit pour moi,
Ou de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

Monteze.

Nous seuls rendrons les jours heureux ou malheureux;
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancêtres.

Alzire.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

Monteze.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point la foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes;
Commande à ta vertu d'ecarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiére à la loi des chrétiens.
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens;

Il

Il t'appelle aux Autels, il régle ta conduite;
Entens ſa voix.

Alzire.

Mon pere où m'avez vous réduite!
Je ſai ce qu'eſt un pere, & quel eſt ſon pouvoir,
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir,
Et mon obeïſſance a paſſé les limites,
Qu'à ce devoir ſacré la nature a préſcrites,
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux
Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit aux piés de ſes Autels,
Que ſa loi, ſa morale & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guériroit la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe! un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte un image à jamais renaiſſante,
Zamore vit encore au cœur de ſon Amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,

Cet

Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime.
Mon païs le demande ; il le faut ; j'obéis ;
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encore pour un autre que lui.

Montéze.

Ah, que dis-tu, ma fille, épargne ma vieillesse.
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rend point de mes ans la fin trop douloureuse ;
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Joui de mes travaux ; mais crain d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carriére nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main de devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espere qu'en toi ; voudrois tu le trahir ?
Apprens à te dompter.

Alzire.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCENE

SCENE V.

D. Gusman. Alzire.

Gusman.

J'ai ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L' offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté; mais j'aurois à rougir,
Si ce faible ſervice eut pû vous attendrir.
J' attendois encor moins de mon pouvoir ſuprême,
Je voulois vous devoir à ma flâme, à vous-même,
Et je ne penſois pas dans mes voeux ſatisfaits,
Que ma félicité, vous coûtât des regrets.

Alzire.

Que puiſſe ſeulement la colére céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte!
Vous voïez quel effroi me trouble & me confond,
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractére, & jamais mon viſage,
N'a de mon coeur encore démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer, pourroit trahir ſa foi,
C' eſt un art de l'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.

Gusman.

Je voi votre franchiſe, & je ſai que Zamore
Vit dans votre mémoire & vous eſt cher encore.

Ce Cacique (*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit de trépas;
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre!
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon coeur en ſont bleſſez,
Et ce coeur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

Alzire.

Aïez moins de colére & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir,
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes;
Il m'aima: ſon trépas me côute encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon coeur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un coeur auſſi fidéle.

SCENE

(*) Le mot propre eſt *Inca*; mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amerique Septentrionale au titre de Cacique, le donnérent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.

SCENE VI.

Gusman, seul.

Son orgueil, je l'avoue, & sa sincerité,
Etonne mon courage & plait à ma fierté.
Allons ne souffrons pas que cette humeur altiére
Côute plus à dompter que l' Amerique entiére.
La grossiére nature, en formant ses appas,
Lui laisse un coeur sauvage, & fait pour ces climats;
Le devoir fléchira son courage rebelle,
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en Triomphe, & qu'on ne dise plus,
Qu'un vainqueur & qu'un mâitre essuïa des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Zamore, *Américains*.

Zamore.

Amis de qui l' audace aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,

N'obtiendrons-nous jamais la vengeance, ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire, & la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon païs, qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! Dieux vains de nos vastes contrées,
A des Dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cens Espagnols ont détruit sur leurs coups
Mon païs & mon Trône, & vos Temples & vous.
Vous m'avez plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire;
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts;
De la Zone brûlante, & du millieu du monde,
L'Astre du jour (*) a vu ma course vagabonde,
Jusqu' aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,
Il ramene l'année & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
A mes vastes desirs ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon coeur, la vengeance & l'amour.

Nous

(*) L'Astronomie, la Géographie, la Géometrie étoient cultivées au Pérou. On traçoit les lignes sur des colonnes, pour marquer les equinoxes & les solstices.

Nous avons tassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos mâitres avides,
Nous les avons laissés dans ces forêts errans
Pour observer ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive ; on nous saisit. Une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? Ne pourra-t-on m'instruire ?
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire ?
Si Montèze est esclave, & voit encor le jour ;
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore ;
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore :

Un Américain.

En des lieux différens, comme toi mis au fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos Tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

Zamore.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux,
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Mais périr ſans vengeance, expire par les mains
De ces brigands d'Europe & de ces aſſaſſins
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux,
Entraîner aux tombeaux, des Citoïens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

Alvarés, Zamore, Américains.

Alvarés.

Soïez libres; vivez.

Zamore.

Ciel! que vien-je d'entendre!
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre!
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner!

Tu

Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner!
Es-tu Roi? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance?

Alvarés.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

Zamore.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux!

Alvarés.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

Zamore.

Eh! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence?

Alvarés.

Dieu, ma Religion, & la reconnaiſſance.

Zamore.

Dieu! ta Religion! Quoi ces Tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi.

Alvarés.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent;

Nés sous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon coeur dès ce moment partagea vos misères,
Tous vos Concitoïens sont devenus mes fréres;
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu, qui m'a pu conserver.

Zamore.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui; n'en doutons point; C'est Alvarés lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître les bras
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

Alvarés.

Que me dit-il? Aproche, ô Ciel, ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas avez vous pû le chercher si long-tems?
Mon bienfaicteur! mon fils (*) parle que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux & je t'y sers de pere.

La

(*) Il l'embrasse.

La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi,

Zamore.

Mon pere ah! si jamais ta Nation cruelle,
Avoit de tes vertus montré quelqu' étincelle,
Croi moi, cet Univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine auroit volé;
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure;
Autant leur cruauté fait fremir la nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre & tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère,
Si le pere d'Alzire . . . , hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

Alvarés.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l' humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux coeurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Appren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

Zamore.

Le verrai-je?

Alvarés.

Oui, crois moi; puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser à vivre comme lui!

Zamore.

Quoi! Montèze? -- di-tu?

Alvarés.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joiudre mon Peuple à tes concitoïens;
Je vais dire à mon fils dans l'excès de ma joïe,
Ce bonheur inoui que le Ciel nous envoïe.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les noeuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

Zamore, Américains.

Zamore.

Des Cieux enfin sur moi la bonté se declare,
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarés est un dieu, qui parmi ces pervers
Descend pour adoucir les moeurs de l'Univers.
Ila dit-il un fils? ce fils sera mon frére,
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere!
O jour! ô doux espoir à mon coeur éperdu!
Montèze après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chére Alzire, ô toi que j'ai servie,

Toi

Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu ?
Cette fidélité, la premiére vertu ?
Un coeur infortuné n'eſt point ſans defiance --
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

Montèze, Zamore, Americains.

Zamore.

Cher Montèze eſt-ce toi que je tien dans mes bras?
Révoi ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour le défendre ;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? Parle, quel eſt ſon ſort ?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

Montèze.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.
Nous te demandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis : puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile,
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azyle !
Zamore, ah ! quel deſſein t' a conduit dans ces lieux ?

Zamo-

Zamore.

La soif de me venger, toi, ta fille, & mes dieux.

Montèze.

Que dis-tu ?

Zamore.

Souvien-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible invulnérable
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans. (*)
Gusman étoit son nom, Le destin qui m'opprime,
Ne m'apprit rien de lui, que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon coeur si fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille;
On démolit ce Temple & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîne vers lui, Dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice.
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idole de son Peuple, & que je foule aux piés ?

Je

---

* Les Pérouviens, qui avoient leurs fables comme les Peuples de notre continent, croïoient, que leur premier Inca qui bâtit Cusco, étoit fils du soleil.

Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures.
Je viens après trois ans d'assembler des amis
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient perir sous ces murs, ou venger l'Amérique.

Montèze.

Je te plains; mais hélas! où vas tu t'emporter?
Ne cherche point la mort, qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés,
Contre ces fiers Géans, ces Tyrans de la terre;
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obeïssants,
L'Univers a cédé. Cédons mon cher Zamore.

Zamore.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, croi moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos Tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la terre,
Je les voi d'un oeil fixe & les ose insulter,
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.

Leur

Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, & cede à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains ; les Cieux pour nous avares,
On fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos Peuples abattus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

Montèze.

Le Ciel est contre toi. Calme un frivole zèle
Les tems sont trop changés.

Zamore.

Que peux-tu dire, hélas !
Les tems sont ils changés, si ton coeur ne l'est pas,
Si ta fille est fidelle à ses voeux, à sa gloire ;
Si Zamore est présent encor à sa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

Montèze.

Zamore infortune !

Zamore.

Ne sui-je plus ton fils ?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime ;

Sur

Sur le bord de la tombe, ils t'ont appris le crime.

Montèze.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le croi, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cette Empire,
Moins pour nous conquérir, qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre;
Enfin l'art d'être heureux de penſer & de vivre.

Zamore.

Que di-tu? quelle horreur ta bouche oſe avouer?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer!

Montèze.

Elle n'eſt point eſclave.

Zamore.

Ah! Montèze ah! mon pere!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colére;
Songe qu'elle eſt à moi, par des noeuds éternels;
Oui, tu me l'a promiſe aux piés des immortels;

Ils

Ils ont reçu ſa foi, ſon coeur n'eſt point patjuré.

Montèze.

N'atteſte point ces Dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

Zamore.

Quoi, ta Religion! quoi, la loi de nos peres.---

Montèze.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ces chimères;
Puiſſe le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton coeur éclairé;
Puiſſe-tu mieux connaître ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe & le Dieu qu'elle adore!

Zamore.

Quelles vertus! Cruel! les Tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux!
Tu les as donc trahi, pour trahir ta promeſſe?
Alzire a-t-elle encore imité ta faibleſſe?
Garde-toi ---

Montèze.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien.
Je dois benir mon ſort & pleurer ſur le tien.

Zamore.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.

Pren

Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce coeur enyvré tour-à-tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman; j'y vole pour Alzire;
Vien, condui moi vers elle, & qu'à ces piès j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier déſeſpoir,
Repren un coeur humain, que ta vertu bannie--

SCENE V.

Montèze, *Zamore*, Suite.

Un Garde à Montèze.

Seigneur! on vous attend pour la cérémonie.

Montèze.

Je vous ſuis.---

Zamore.

Ah! Cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où ſ'addreſſent tes pas?
Montèze---

Montèze.

Adieu! croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

Zamore.

Dût m'accabler ici la colére céleſte,
Je te ſuivrai.

Montèze.

Pardonne à mes ſoins paternels.

Aux Gardes.

Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux Autels.
Ces Païens, élevés dans des loix étrangéres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Myſtéres.
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix;
Mais Gusman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

Zamore, Américains.

Zamore.

Qu'ai-je entendu, Gusman! O trahiſon, ô rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſervitoit Gusman! L'ai-je bien entendu!
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu?
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable?
Aura-t-elle ſuccé ce poiſon dét eſtable
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos moeurs?
Gusman eſt donc ici? Que réſoudre & que faire?

Un Americain.

J'oſe ici te donner un Conſeil ſalutaire

Celui

Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis;
Et sur-tout n'épargnons qu'Aalvarés & son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangére structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts;
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos Concitoïens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux;
Ils dressent d'une main, dans le fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais croi-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroïable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos Soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont le faire un chemin sur leur Corps expirans.
Partons & revenons sur ces coupables têtes,

Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflâmé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

Zamore.

Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos coeurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance arme nos mains, qu'il meure, & c'est assés !
Qu'il meure --- mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit,
Alvarés disparaît, Montèze nous trahit ;
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'enten l'airain tonant de ce Peuple barbare.
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare ?

Voïons

Voïons ſi des ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Alzire ſeule.

Manes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en eſt fait, & Gusman régne à jamais ſur moi!
L'océan qui s'éleve entre nos Hémiſphéres
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barriéres?
Je ſuis à lui, l'Autel a donc reçu nos voeux,
Et deja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux!
O toi qui me pourſuis, ombre chére & ſanglante,
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher Amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & paſſer chez les morts,
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce coeur fidéle & tendre,
Cette ame, qui m'aima jusqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen, où j'ai pû conſentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes ſujets dont je me ſens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée;
Souffre un joug impoſé par la neceſſité;
Permets ces noeuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

SCENE II.

Alzire, Emire.

Alzire.

Eh! bien! veut-on toujours ravir à ma pré-
sence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance!
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

Emire.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la Pa-
trie,
On nous menace; on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction,
On déploïe aujourd'hui l'étendart de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assembloit déja le sanglant Tribunal,
Montèze est appellé dans ce Conseil fatal;
C'est tout ce que jai su.

Alzire.

Ciel! qui m'avez trompée
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presque entre mes bras, & du pié de l'
Autel,
Gusman contre les miens leve son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m' avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon pere a-t-il formé tes redoutables noeuds!

SCE-

SCENE III.

Alzire, Emire, Céphane.

Céphane.

Madame un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hymenée,
A vos piés en secret demande à se jetter.

Alzire.

Ah! qu'avec assûrance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie.
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

Céphane.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le pere.

Emire.

Il vous cherchoit, Madame, & Montèze en ces lieux,
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

Céphane.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs;
Il vous nommoit Madame, & répandoit des pleurs.

Et l'on connaît assez par ses plaintes secrettes,
Qu'il ignore & le rang & l'éclat où vous êtes.

Alzire.

Quel éclat chére Emire & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vu la puissance,
Peut-être de Zamore il avoit connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin,
Il vient pour m'en parler; ah! quel funeste soin;
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon coeur & r'ouvrir ma blessure;
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus,
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce Palais arrosé de mes larmes
Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

Alzire, Zamore, Emire.

Zamore.

M'est elle enfin rendue? est-ce elle que je voi?

Alzire.

Ciel! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa confidente.

Zamore--je succombe; à peine je respire.

Zamore.

Reconnoi ton Amant.

Alzire.

Alzire.

Zamore aux piés d'Alzire,
Est-ce une illusion?

Zamore.

Non, je revis pour toi.
Je reclame à tes piés tes sermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi, qu'un amour si tendre assûroit à ma flâme,
Qu'as tu fait des saints noeuds qui nous ont enchaînés?

Alzire.

O jours! ô doux momens d'horreur empoisonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joïe!
Ah! Zamore en quel tems faut-il que je te voïe?
Chaque mot dans mon coeur enfonce le poignard.

Zamore.

Tu gémis & me vois!

Alzire.

Je t'ai revû trop tard.

Zamore.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde;
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuisque ces brigands t'arrachent à mes bras,
M'enlevérent mes dieux, mon Trône & tes appas.
Sais tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais tu que ton amant, à ton lit destiné,

Chére Alzire, aux Bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflâme ;
L' horreur de cette injure a paſſé dans ton ame ;
Un Dieu, ſans doute un Dieu qui préſide à l' amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide?
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Gusman reſpire dans ces lieux,
Je venois t'arracher à ce Monſtre odieux.
Tu m'ames ; vengeons nous ; livre-moi la victime.

Alzire.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

Zamore.

Que me-ti-tu ? Quoi, tes voeux ! quoi ta foi !

Alzire.

Frappe ; je ſuis indigne & du jour & de toi.

Zamore.

Ah ! Montèze ah cruel, mon coeur n'a pû te croire.

Alzire.

A-t-il oſé t' apprendre une action ſi noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

Zamore.

Non ; mais parle : aujourdhui rien ne peut m'étonner.

Alzire.

Alzire.

Eh bien! voi donc l'abîme où le ſort nous engage,
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage,

Zamore,

Alzire!

Alzire,

Ce Gusmann - - - -

Zamore.

Grand Dieu!

Alzire.

ton aſſaſſin
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

Zamore,

Lui!

Alzire,

Mon pere, Alvarés, ont trompé ma jeuneſſe,
Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleſſe,
Ta criminelle Amante, aux Autels des chrétiens,
Vient presque ſous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Patrie.
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.
Voilà mon coeur, il vole au-devant de tes coups.

Zamore.

Alzire, eſt-il bien vrai? Gusman eſt ton époux!

Alzire.

Je pourrois t'alléguer pour affaiblir mon crime,
De

De mon pere ſur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon coeur éperdu
A déteſté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi lorsque l'amour m'accuſe.
Tu vis il me ſuffit; je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un oeil impitoïable?

Zamore.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable.
Pui-je encor me flâter de régner dans ton coeur?

Alzire.

Quand Montèze, Alvarés, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma faibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas à cet hymen réduite
Enchaînée à Gusman par des noeuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pié de nos Autels.

Nos

Nos peuples, nos Tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même
Et dans l'affreux moment, Zamore où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniére fois.

Zamore.

Pour la derniére fois Zamore t'auroit vue!
Tu me ſerois ravie auſſitôt que rendue!
Ah! ſi l'Amour encor te parloit aujourd'hui - -

Alzire.

Oh Ciel! c'eſt Gusman même, & ſon pere avec lui.

SCENE. V.

Alvarés, Gusman, Zamore, Alzire, Suite.

Alvarés à ſon fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi jeune Héros toi par qui je reſpire!
Vien, ajoute à ma joïe en cet auguſte jour,
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

Zamore.

Qu'enten-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare!

Alzire.

Ciel détourne les coups que ce moment prépare!

Alvarés.

Dans quel étonnement - - -

Zamore.

Zamore.

Quoi ! le Ciel a permis
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils!

Gusman à Zamore.

Esclave d'où te vient cette aveugle furie ?
Sai-tu bien que je ſuis?

Zamore.

Horreur de ma Patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connai-tu bien Zamore, & voi-tu tes forfaits?

Gusman.

Toi!

Alvarés.

Zamore!

Zamore.

Oui, lui-même à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur & crût ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux;
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire.
Acheve, & de ce fer, Tréſor de ces climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton tré-
pas.
La main, la même main, qui ta rendu ton pere
Dans ton ſang odieux pourroit venger la Terre (*)
Et

(*) PERE doit rimer avec TERRE, parcequ'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt
ſi

Et j'aurois les mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & punissant le fils.

Alvarés à Gusman.

De ce discours ô Ciel, que je me sens confondre !
Vous sentez vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

Gusman.

Répondre à ce rebèle, & daigner m'avilir,
Jusqu' à le réfuter quand je dois le punir !
Son juste châtiment que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A *Alzire.*

Madame votre coeur doit vous instruire assez,
A quel point en secret ici vous m'offensez ;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire ;
Deviez de cet Esclave étouffer la mémoire ;
Vous ? dont les pleurs encor outragent votre époux ;
Vous que j'aimois assez pour en être jaloux.

Alzire.

à Gusman. à Alvarès.

Cruel ! & vous Seigneur ! mon protecteur, son pere.

à Zamo-

---

si vrai, que le mot PAON n'a jamais rimé avec PHAON, quoique l'ortographe soit la même ; & ce mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R à l'un, & qu'il y ait deux RR à l'autre La Poësie est faite pour l'oreille : un usage contraire ne seroit qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

à Zamore.

Toi, jadis mon espoir en un tems plus prospére
Voïez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'Amant, l'Epoux, que me choisit mon pere,
Avant que je connûsse un nouvel hémisphére
Avant que de l'Europe on nous portât des fers,
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire, où regnoient mes Ancêtres,
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours;
C'est ce Dieu des Chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses Autels son temoins de mon hymen funeste,
C'est aux piés de ce Dieu qu'un horrible serment,
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon Amant,
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle,
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui de deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce coeur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle;

Qui

Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman du sang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen de l'amour il faut venger les droits,
Punis une coupable, & sois juste une fois.

Gusman.

Ainsi vous abusez du reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hólà, Soldats!

Alzire.

Cruel!

Alvarés.

Mon fils qu'allez vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misere.
Quel état horrible, ô Ciel! où je me vois?
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils! de ces noms ressentez la tendresse,
D'un pere infortuné regardez la vieillesse.
Et du moins - - -

SCENE VI.

Alvarés, Gusman, Alzire, Zamore, Don Alonze, Officier espagnol.

Alonze.

PARAISSEZ, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondez;

Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore,
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent,
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent,
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſent pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

Gusman.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour le gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

Zamore.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir!

Gusman.

Qu'on l'entraîne.

Zamore.

Oſes-tu Tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe?

Aux

Aux Eſpagnols qui l'entourent.

Etes vous donc des Dieux qu'on ne puiſſe attaquer!
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer?

Gusman.

Obeïſſez.

Alzire.

Seigneur!

Alvarés.

Dans ton courroux ſévére
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton pere.

Gusman.

Seigneur! je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole; Adieu.

SCENE VII.

Alvarés, Alzire.

Alzire ſe jettant à genoux.

SEIGNEUR, j'embraſſe vos genoux,
C'eſt à votre vertu que je rens cet homage
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage;
Vengez, Seigneur, vengez ſur ce coeur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé;
Mais à mes permiers noeuds mon ame étoit unie;
Hélas, peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour.
Zamore eſt vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez - - - je ſuccombe à ma douleur mortelle.

Alvarés.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle,
Je plains Zamore & toi, je ſerai ſon appui ;
Mais ſonge au noeud ſacré qui t'attache aujourd, hui,
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille.
Non, tu n'es plus à toi ; ſois mon ſang, ſois ma fille.
Gusman fut inhumain, je le ſai, j'en frémis ;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils.
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

Alzire.

Hélas, que n'étes-vous le pere de Zamore!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

Alvarès, Gusman.

Alvarès.

MERITEZ donc mon fils un ſi grand avantage,
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers,
Une moitié n'eſt plus & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais ſur les vaincus, etendant mes ſecours
Conſoler leur miſére & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un pere vous implore ;
Soïez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.

Ne

Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles moeurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des coeurs,

Gusman.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie;
Ménagez le courroux de mon coeur opprimé;
Comment lui pardonner? le barbare eſt aimé!

Alvarès.

Il en eſt plus à plaindre.

Gusman.

A plaindre? lui, mon Pere!
Ah! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chére.

Alvarès.

Quoi! vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

Gusman.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie?
Quoi ce juſte transport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un Cenſeur!
Vous voïez ſans pitié ma douleur effrenée!

Alvarès.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée:
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son coeur de ces climats conſerve la rudeſſe;

Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

Gusman.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté?
Que ſous un front ſerain déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage.
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux.
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſéde encor le coeur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

Alvarès.

Ne vous repentez point d'un amour légitime
Mais ſachez le régler; tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne decider rien.
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

Gusman.

Eh! que pourroit un fils refuſer à ſon pere?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colére,
N'en éxigez pas plus de mon coeur outragé.

Alvarès.

Je ne veux que du tems.

Il ſort.

Gus-

Gusman seul.

Quoi n'être point vengé
Aimer, me repentir, être reduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés !
Que voi-je? Alzire! O Ciel! ---

SCENE II.

Gusman, Alzire, Emire.

C'EST moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse
Qui n'a pu de chérir, qui t'a du révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner; ton épouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense.
Une telle vertu séduiroit plus nos coeurs,

Que tout l'or de ces lieux n'éblouït nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour;
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne --- je m'égare - éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eut promis davantage,
Elle eût pu prodiguer les charmes de ces pleurs;
Je n'ai point leur attraits, & je n'ai point leurs moeurs.
Ce coeur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure;
Mais enfin c'est à toi d'essaïer désormais
Sur ce coeur indompté la force des bienfaits.

Gusman.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les Madame:
Etudiez nos moeurs avant de les blâmer.
Ces moeurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais.

Me

Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la premiére & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux qu'ont outragé vos feux
S'il peut vous pardonner est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un coeur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

Alzire, Emire.

Emire.

Vous voïëz qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir,

Alzire.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr ;
J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

Emire.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouïr sa vuë.
Sa foi, n'en doutez point, samain vous est vendue.

Alzire.

Ainsi graces aux Cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perd point de tems ; tu balances encore ?

Emire.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?
Alvarès auroit il assez peu de crédit ?
Et le Conseil enfin - - -

Alzire.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces Tyrans la fureur despotique,
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique
Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux
Tout souverain qu'il fut n'est qu'un séditieux.
Conseil des meurtriers ! Gusman ! Peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

Emire.

Madame avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvrés,
Les Tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

Alzire.

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

Emire.

Il vous previent déja ; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême---

Alzire.

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime,
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier Climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.

L'hon-

L'honneur eſt dans mon coeur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

Alzire, Zamore, Emire, un Soldat.

Alzire.

Tout eſt perdu pour toi, tes Tyrans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perd point de tems, prend ce Soldat pour guide.
Trompons des Meurtriers l'eſperance homicide,
Tu vois mon déſeſpoir & mon ſaiſiſſement;
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon Amant,
Un crime à mon époux & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſecondes,
Pren pitié de ton ſort & laiſſe-moi le mien.

Zamore.

Eſclave d'un Barbare, épouſe d'un Chrétien,
Toi, qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre?
Eh bien! j'obéirai: mais oſes-tu me ſuivre?
Sans Trône, ſans ſecours, au comble de malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon coeur,
Autrefois à tes piés j'ai mis un Diadême.

Alzire.

Ah! qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.

Je

Je vais seule en ces lieux, où l' horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie,
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie,
J'ai mon Amant ensemble & ma gloire à sauver ;
Tous deux me sont sacrés, je les veux conserver.

Zamore.

Ta gloire ! qu'elle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ? ces affreux sermens qu'on vient de te dicter ?
Quoi ! ce temple chrétien que tu dois détester ?
Ce Dieu, ce destructeur des Dieux de mes Ancêtres
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Mâitres ?

Alzire.

J'ai promis, il suffit, il n'importe à quel Dieu.

Zamore.

Ta promesse est ton crime ; elle est ma perte ; adieu.
Périssent tes sermens & le Dieu que j'abhorre !

Alzire.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore !

Zamore.

Gusman est ton époux !

Alzire.

Alzire.

Plain-moi ſans m'outrager.

Zamore.

Songe à nos premiers noeuds.

Alzire.

Je ſonge à ton danger.

Zamore.

Non tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime,

Alzire.

Non, je t'aime à jamais, & c'eſt un nouveau crime.

Laiſſe-moi mourir ſeule, ote-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux.
Zamore - - -

Zamore.

C'en eſt fait.

Alzire.

Où vas-tu?

Zamore. Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

Alzire.

Tu n'en ſaurois douter, je péris ſi tu meurs.

Zamore.

Peux-tu meler l'amour à ces momens d'horreurs?

Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat guide mes pas.

SCENE V.

Alzire, Emire.

Alzire

Je ſuccombe, il me laiſſe,

Il

Il part, que va t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, fui ses pas, vole, & revien m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce Soldat nous sert ou nous trahit.
(Emire sort.)
Un noir pressentiment m'afflige & me saisit ;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes Loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce coeur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, condui Zamore au milieu des deserts !
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tyran d'un monde & de l'autre le Pere ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entens nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient ; ah ! Zamore est perdu.

SCENE

SCENE VI.

Alzire, Emire.

Alzire.

CHERE EMIRE, eſt-ce toi? Qu'a-t-on fait?
qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié, de mon doute terrible.

Emire.

Ah! n'eſperez plus rien; ſa perte eſt infaillible.
Des armes du Soldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne; à l'inſtant le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais court & ſe précipite.
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du ſilence,
Au Palais du Gusman je le vois qu'il s'avance.
Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'echappe, & ſoudain j'entend des cris affreux,
J'entend dire, qu'il meure? on court on vole aux armes
Retirez-vous Madame, & fuïez tant d' allarmes!
Rentrez.

Alzire.

Ah! chére Emire, allons le ſecourir.

Emire.

Que pouvez vous, Madame? O Ciel!

Alzire

Alzire.

Je peux mourir.

SCENE VII.

Alzire, Emire, Don Alonze, Gardes.

Don Alonze.

Mes ordres ſecrets Madame il faut vous rendre.

Alzire.

Que me di-tu Barbare? Et que viens-tu m' apprendre?
Qu'eſt devenu Zamore?

Don Alonze.

En ce moment affreux
Je ne puis annoncer qu'un ordre rigoureux,
Daignez me ſuivre.

Alzire.

O ſort! ô vengeance trop forte!
Cruel! quoi! ce n'eſt point la mort que l'on m' apporte?
Quoi? Zamore n'eſt plus! & je n'ai que des fers!
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts!
Mes maux ont-ils touché les coeurs nés pour la haine?
Vien, ſi la mort m' attend, vien, j'obeïs ſans peine.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

Alzire, Gardes.

Alzire.

PREGAREZ-vous pour moi vos ſupplices cruels
Tyrans, qui vous nommez les Juges des mortels?
L'aiſſez-vous dans l'horreur de cette inquietude
Des mes deſtins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'ement à ce nom, ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

Montèze, Alzire.

Alzire.

Ah! mon Pere!

Montèze.

Ma fille où as-tu nous reduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas, nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignoit parler encore;
Un Soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue étoit trompée.
A peine entre ſes mains j'aperçois une epée,

Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui, qu'un moment.
Le sang de ton époux, réjaillit sur ton pere
Zamore au même instant dépouillant sa colére,
Tombe aux piés d'Alvarès, & tranquile, soumis,
Lui présenrant ce fer, teint du sang de son fils.
J'ai fait ce que j'ai du, je vengé mon injure:
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il se prosterne attendant le trépas.
Le pere tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se reveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie,
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son maitre il te croit la complice---

Alzire.

Vous pourriez!---

Montèze.

Non, mon coeur ne te soupçonne pas
Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats.
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime.
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi; je le croi, cependant
Ton époux va mourir des coups de ton Amant.

On

On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur de supplice & dans l'ignominie.
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

Alzire.

Ma grace ! à mes Tyrans ! le prier ! vous, mon pere,
Osez vivre & m'aimer, c'est ma seule priere.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait, que venger son outrage,
Je ne peux excuser, ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas,
Il mourra --- Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

Montèze.

O Ciel ! inspire-moi ; j'implore ta Clémence.

SCENE III.

Alzire, seule.

O Ciel ! anéantis ma fatale existence !
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile,
Me permettoit la mort, la mort mon seul asyle.

Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment, qu'il nous prépare à tous?
Quoi, du calice amer, d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut, ne le quitte à ſon gré?
Ce Peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc,
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang.
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage,
Ce que ſur l'Univers il permet à ſa rage!
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares! ---

SCENE IV.

Zamore enchaîné, *Alzire*, *Gardes*.

Zamore.

C'eſt ici qu'il faut périr tous deux.
Sur l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Gusman reſpire encore; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.

Il

Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans,
Il va gouter encor le plaisir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable Arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

Alzire.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux, qui rompt mon hymenée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon coeur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'Autel où mon coeur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidelité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

Zamore.

Ah! le voici, les pleurs innondent son visage.

Alzire.

Qui de nous trois, ô Ciel! a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort rassemblée ici!

SCENE V.

Alzire, Zamore, Alvarès, Gardes.

Zamore.

J'ATTENS la mort de toi ; le Ciel le veut ainsi
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient de rendre;
Parle sans te troubler, comme je vais d'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts,
L'assassin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie,
Te force à lui ravir une innocente, vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton coeur?
Connu seul parmi nous par ta Clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

Alzire.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner,
Epou-

Epouſe de Gusman, ce nom ſeul doit t'apprendre,
Que loin de le trahir je l'aurois ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce coeur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton Peuple applaudie ou blâmée;
Ta ſeule opinion fera ma renommée;
Eſtimée en mourant d'un coeur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attens, & c'eſt toi que je pleure.

Alvarès.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore! - - - oui je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte---
Je ſuis pere, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix des tes bienfaits eſt encor entendue.

A Alzire.

Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs
J'appelle encor du nom qui fait couler nos pleurs;

Va ton pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donne les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille & mon fils.
Le Conſeil vous condamne; il a dans ſa colére
Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux ---
Et je viens de remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

Zamore.

Je peux ſauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

Alvarès.

Croire un Dieu qui m'inſpire;
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette loi, que n'aguére un ſaint zèle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos voeux ſaura t'environner.
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colére,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frére;

Les

Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je répons de sa vie ainsi que de la tienne,
Zamore c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix,
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me païer, du sang dont tu me prives,
Un pere infortuué demande que tu vives.
Ren-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours & des tiens & du sang de mon fils.

Zamore à Alzire.

Alzire, jusques là chérions-nous la vie?
La rechercherions-nous par mon ignominie?
Quitterai je mes Dieux pour le Dieu de Gusman?
Et toi, plus que ton fils, seras-tu mon Tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle aurois-tu quitté les Dieux de ton païs?

Alvarès.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,

J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être chrétien.

Zamore.

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de supplice !
Entre quels attentats faut-il que je choisisse !

A Alzire.

Il s'agit de tes jours ; il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer, ose juger entr'eux ;
Je m'en remets à toi ; mon coeur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

Alzire.

Ecoute. Tu sais trop qu'un pere infortuné,
Disposa de ce coeur que je t'avois donné ;
Je reconnus son Dieu. Tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité.
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son coeur
C'est le crime d'un lâche, & non pas un erreur ;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

Et

Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte ;
C'eſt mentir au Ciel même, à l'Univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant, ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'ecouter qu'elle.

Zamore.

J'ai prévu ta réſponſe ; il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que ſe deshonorer.

Alvarès.

Cruels ! ainſi tous deux vous voulez votre perte ;
Vous bravez ma bonté, qui vous étoit offerte ;
Ecoutez, le tems preſſe, & ces lugubres cris . . .

SCENE VI.

Alvarès, Zamore, Alzire, Alonze, Américains, Eſpagnols.

Alonze.

On amene à vos yeux votre malheureux fils,
Seigneur entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimoit, une troupe en furie
S'embraſſant près de lui vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE

SCENE VII.

Alvarès, *Gusman*, *Zamore*, *Americains*, *Soldats*.

Zamore.

CRUELS, ſauvez Alzire & preſſez mon ſupplice.

Alzire.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

Alvarès.

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

Zamore à Gusman.

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur?
Vien, voi couler mon ſang puiſque tu vis encore,
Vien apprendre à mourir en regardant Zamore.

Gusman à Zamore.

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner,
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

A *Alvarès.*

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpendue

Mon

Mon pere en ce moment m'améne à votre vue.
Mon ame fugitive & prête à me quitter
S'arrête devant vous - - - mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'
éclaire
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriére.
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémis l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge le terre ; il est juste & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois Maitre en ces lieux ; seul j'y commande
encore.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi superbe ennemi, sois libre & te souvien,
Quel fut & le devoir & la mort d'un Chrétien.

A Montèze qui se jette à ses piés.

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songe que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses Rois
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des
Loix.

A Zamore.

Des Dieux que nous servons, connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;

Et

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

Alvarès.

Ah! mon fils! tes vertus égalent ton courage.

Alzire.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

Zamore.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

Gusman.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hymenée.
Que ma mourante main la remitte en tes bras.
Vivez, sans me haïr, gouvernez vos Etats;
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire
De mon nom, s'il se peut, béniſſez la memoire.

A Alvarès.

Daignez servir de pere à ces époux heureux.
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux!
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils & répare ma perte.

Zamore.

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais chrétiens auroient tant de vertu!

Ah

Ah! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi.
Tant de vertu m'accable, & son charme m'attire;
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.
Il se jette à ses piés.

Alzire.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous;
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs--

Gusman.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la derniére fois approchez-vous mon pere,
Vivez long tems heureux, qu'Alzire vous soit chére;
Zamore sois chrétien, je suis content, je meurs!

Alva-

Alvarès, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos
malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet s'abandonne,
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui par-
donne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CALISTHENE,

OU

LE PHILOSOPHE AMOUREUX,

TRAGEDIE,

PAR M. ****.

A GENEVE,

CHEZ LES FRERES CRAMER.

MDCCLXI.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PERSONNAGES.

ALEXANDRE, *Roi de Macédoine.*

ERIPHILE, *Reine détrônée.*

CALISTHENE, *Philoſophe de Sparte.*

LYSIMAQUE, *Ami de Caliſthene.*

CLEON, *Confident d'Alexandre.*

ELVIRE, *Confidente d'Eriphile.*

ZULEMA, *Perſan.*

GARDES.

La Scene eſt à Alexandria ultima, dans la Sogdiane.

PQ
2077
.A5
1752
C.U. Phila

CALISTHENE,

OU

LE PHILOSOPHE AMOUREUX,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ERIPHILE, ELVIRE.

ELVIRE.

En proie à vos douleurs, vous verrai-je ſans ceſſe,
Du plus grand des mortels dédaigner la tendreſſe?
Alexandre à vos pieds, amant tendre & ſoumis,
Doit-il être à vos yeux un objet de mépris?

Ses exploits, son pouvoir, ses vertus & sa flâme,
Tout doit en sa faveur déterminer votre ame.
Si votre cœur renonce à ce rang glorieux,
Songez qu'il n'a plus rien à demander aux Dieux.

ERIPHILE.

Sous le joug d'un Tyran, maîtresse de moi-même,
Je brave son amour & son pouvoir suprême.
En partageant ses feux, je croirois m'avilir;
Je dédaigne un éclat qui paroit t'éblouir.
C'est en vain que pour moi le barbare soupire;
Sa flâme ajoute encor à l'horreur qu'il m'inspire.
Après de longs combats, lorsqu'enfin mes sujets
Commençoient à jouir du prix de mes bienfaits,
D'un farouche vainqueur l'impitoyable rage
Porte en ces tristes lieux la guerre & le carnage;
Malheureuse! & j'ai vu dans ce commun effroi
Le sang de mes sujets rejaillir jusqu'à moi.
Tu le sais: Alexandre a détruit cet empire...
Sont-ce là les exploits que tu veux que j'admire?
Injuste usurpateur, bourreau de mes sujets,
Rien ne peut à mes yeux excuser ses forfaits.

ELVIRE.

Quoi! ce Héros couvert d'une trop fausse gloire,
Toujours souillé de sang s'offre à votre mémoire?
Soumis à cet amour dont il brûle aujourd'hui,
Sa victoire sans doute est un crime pour lui.
Des peuples cependant il subjugue la haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaine.
Les Rois associés à ses brillans exploits,
Aimés de leur vainqueur, en chérissent les loix.

Si

Si d'Alexandre enfin vous rejettez l'hommage,
Du moins à ſes vertus donnez votre ſuffrage;
Et ſongez, quel que ſoit votre juſte courroux,
Que, s'il eſt criminel, ce n'eſt que contre vous.

ERIPHILE.

Tu te trompes, Elvire, apprends à le connoître.
S'il étoit auſſi grand qu'il voudroit le paroître,
Crois-tu que, m'exhalant en diſcours ſuperflus,
Je puſſe m'abaiſſer à noircir ſes vertus?
Mais auſſi pour juger de ce qu'il a du faire,
Je ne conſulte point un aveugle vulgaire.
Je mépriſe, je hais un Tyran odieux
Qui ne doit ſa grandeur qu'à des crimes heureux.
Monſtre de cruauté, la fureur, la vengeance,
Les ravages, la mort, annoncent ſa préſence.
Que de peuples détruits! Que de Rois dans les fers!
Juge par ſes exploits de ſes crimes divers.
Ingrat envers les Dieux, dans ſa coupable audace,
Déja ſur leurs autels il a marqué ſa place;
Et les foudres vengeurs qu'il oſe mépriſer
Dans ſon égarement ſemblent l'autoriſer.
Eſclaves de leurs Rois, nourris dans leur baſſeſſe,
Que les Perſes d'un monſtre entretiennent l'ivreſſe!
Qu'à ce torrent les Grecs ſe laiſſent emporter!
Il m'aime... ah! mon courroux ne peut trop éclater.
Joüet d'un vain eſpoir, accablé de ma haine,
Que, ſans pouvoir la rompre, il déteſte ſa chaîne!
Puiſſai-je enfin, grands Dieux, au gré de ma fureur,
Porter le deſeſpoir dans le fond de ſon cœur!

ELVIRE.

Votre cœur, je le vois, trop altier pour se rendre,
Déteste plus l'amour qu'il ne hait Alexandre;
Madame, & de ce Dieu repoussant tous les traits...

ERIPHILE.

Non, je ne goûte plus cette tranquille paix:
D'un penchant invincible esclave involontaire,
Mon orgueil en murmure, & ne peut m'y soustraire.

ELVIRE.

Vous aimez....

ERIPHILE.

Par l'amour ce cœur est enflâmé;
Sans doute mon vainqueur mérite d'être aimé;
Ma raison même, Elvire, excuse ma foiblesse.

ELVIRE.

Quel est donc le mortel pour qui votre tendresse...

ERIPHILE.

Par ses rares vertus il a su me toucher:
Mais respecte un secret que je dois te cacher.
Prends garde d'abuser de mon desordre extrême,
Elvire, & laisse-moi quelque tems à moi-même.

SCENE II.

ERIPHILE, *seule.*

Non, ce n'est point l'amour dont mon cœur est épris,
Qui contre un Roi superbe excite mon mépris.

Si

Si plus digne de moi, je voyois qu'Alexandre
Méritât les honneurs que l'on daigne lui rendre,
Contrainte d'admirer un Roi si généreux,
Peut-être en sa faveur j'étoufferois mes feux.
Que le sort est injuste! un vainqueur sanguinaire
A son vaste pouvoir soumet la terre entiere.
Le cruel à son gré maîtrisant nos déstins,
Sous un sceptre de fer accable les humains.
Tandis que l'homme seul qu'une vertu suprême
Fait chérir des mortels, rend égal aux Dieux même,
Celui qui le soutien & l'organe des loix
Mériteroit le mieux de commander aux Rois,
D'un astre injurieux éprouvant l'influence,
Dans une source obscure a trouvé sa naissance.
Et j'aime Calisthene... ah! le don de ma foi
Ne peut, sans m'avilir, l'élever jusqu'à moi.
Mais devrai-je combattre un penchant qui me flatte?
Oui, sans honte je puis aimer un Spartiate.
Ses fiers Concitoyens traitant les Rois d'égaux,
Jouissent en commun du fruit de leurs travaux;
Et placés sur un Trône où nul d'entr'eux n'aspire,
Leur vertu tour à tour les éleve à l'empire.
Faut-il qu'à mon vainqueur je préfere ces Rois,
Ainsi que de leur rang, indignes de mon choix?
Qui privés d'un pouvoir qui cachoit leur foiblesse,
Par leur soumission démentent leur noblesse?
Vils flatteurs d'Alexandre, & tremblans sous sa loi,
C'est un affront pour eux que le titre de Roi.
Qu'ils rampent sous le joug d'un maître qui les brave,
Je déteste un Tyran, je dédaigne un esclave.

Mais à quel fol eſpoir me laiſſai-je emporter!
Je connois Caliſthene, & puis-je me flatter,
Que, ſenſible à l'amour qui dévore mon ame,
Epris des mêmes feux, il partage ma flâme?
Non, de ſes paſſions maître juſqu'à ce jour,
Son auſtère vertu mépriſe trop l'amour.
Se combattre ſans ceſſe, eſt ſon unique étude.

SCENE III.

ERIPHILE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

Madame, pardonnez à mon inquiétude....
Je crains pour Caliſthene, & prévois un malheur
Dont l'approche cruelle épouvante mon cœur.

ERIPHILE.

Caliſthene, ah grands Dieux! que venez-vous m'apprendre,
Et quels ſont les excès où ſe porte Alexandre?
Quoi! ce Tyran cruel ne diſtingue-t-il plus
Le flatteur de l'ami, les crimes des vertus?
Ne vous trompez-vous point? Votre amitié timide
Se livre trop, peut-être, au ſoupçon qui la guide?

LYSIMAQUE.

Plût au Ciel que mon cœur, ſur de fauſſes raiſons,
Du courroux d'Alexandre eût conçu des ſoupçons!
Mais, Madame, le Roi peu fait à l'art de feindre,
Ne m'a que trop inſtruit de ce que je dois craindre.

Ob-

Obsédé par Cléon, aigri par ses discours,
Déja de Calisthene il menace les jours.
Ce Philosophe altier, aux coups de la tempête,
Intrépide & tranquille, ose opposer sa tête.
Trop grand pour supplier, non, je ne doute pas
Que bientôt son orgueil n'assure son trépas.
Daignez le secourir . . . .

ERIPHILE.

à part.

Moi, Seigneur? Malheureuse!
Cache du moins ton trouble & ta douleur honteuse.

LYSIMAQUE.

Oui, Madame, vous-même: & qui peut aujourd'hui
Avec plus de succès s'intéresser pour lui?
Alexandre vous aime; il vous seroit facile
D'appaiser un courroux . . . .

ERIPHILE.

Connoissez Eriphile . . . .
J'estime Calisthene, & croyez que mon cœur
N'ose vous confier l'excès de sa douleur.
Du sort de votre ami, comme vous, attendrie,
Aux dépens de mon sang j'acheterois sa vie.
Esclave dans ma Cour, en mon destin affreux,
L'admirer & le plaindre, est tout ce que je peux.
Car ne présumez pas, qu'abaissant mon audace,
Je daigne à mon Tyran demander une grace.
Je doute qu'à mes pleurs il voulût l'accorder,
Et moi, je rougirois de la lui demander.

SCENE IV.

ERIPHILE, LYSIMAQUE, ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE à LYSIMAQUE.

Ecoutez, Lyſimaque: allez vers Caliſthene.
Deſſillez-lui les yeux ſur l'orgueil qui l'entraîne.
Je lui rends ſes honneurs; j'étouffe mon courroux:
Qu'à l'exemple des Grecs, il tombe à mes genoux!

LYSIMAQUE.

Seigneur....

ALEXANDRE.

Obéiſſez.

SCENE V.

ALEXANDRE, ERIPHILE, CLEON.

ALEXANDRE.

Trop épris de vos charmes,
Mon orgueil eſt forcé de vous rendre les armes.
Vous connoiſſez mon cœur, Madame; il faut enfin
Et fixer votre ſort, & régler mon déſtin.
Je vous parle en Amant, non en Maître ſévere:
Qu'au défaut de l'amour, la raiſon vous éclaire.
De l'ardeur la plus pure Alexandre enflâmé,
(Je ne le cele pas,) ſe flatte d'être aimé.

Mon

Mon front ceint de lauriers, fût-il ſans diadême,
Je me crois aſſez grand, pour plaire par moi-même;
Et quoi que vous ſuggere un funeſte courroux,
Apprenez qu'Alexandre eſt ſeul digne de vous.
Cédez aux vœux d'un Roi guidé par la victoire,
Dont l'Univers chérit les bienfaits & la gloire,
Et qui par ſa valeur aſſurant ſes projets,
A les Dieux pour amis, & les Rois pour Sujets.
Madame, examinez quelle eſt votre conquête,
Et ſongez aux égards qu'exige ma défaite.
Mon courage bien plus que le ſort des combats
A mon vaſte pouvoir a ſoumis vos Etats.
Mais quand pour vos attraits Alexandre ſoupire,
Que doit vous importer la perte d'un Empire?
Ah! Madame, oubliez ma victoire & vos fers,
L'hommage de mon cœur vous ſoumet l'Univers.

ERIPHILE.

Loin de m'enorgueillir de ce ſuperbe hommage,
Je regarde vos feux comme un nouvel outrage.
Fléau de l'Univers, deſtructeur de ſes Rois,
Oſez-vous me vanter vos coupables exploits?
Si pour trouver la gloire, il ſuffit dans la guerre
De forcer des remparts, de dépeupler la Terre,
D'opprimer l'Univers foudroyé ſous vos coups,
Renoncez à la vôtre, elle n'eſt point à vous.
Chacun de vos Soldats prêt à tout entreprendre,
Ainſi que le complice, eſt l'égal d'Alexandre.
Un ſacrilege encens brûle ſur votre Autel;
Vous exigez des vœux, & le plus vil mortel

Bra-

Bravant votre pouvoir & ce culte frivole,
Peut détruire à la fois & le temple & l'idole.
C'eſt donc ſur moi, Seigneur, qu'eſt tombé votre choix?
Ah! vous-même ſongez à ce que je me dois.
Vous m'offrez votre main, & mon ame attendrie
Vendroit à vos bienfaits le ſang de ma patrie.
Non, non, ſi votre amour égale mon courroux,
Je ne m'en cache point, cet amour m'eſt bien doux.
Inſenſible à vos feux, votre vaine conſtance
Excite mes dédains, & flatte ma vengeance.
Malgré la folle ardeur dont vous êtes épris,
Tâchez de m'éviter, & craignez mon mépris.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE.

Juſte Ciel! eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe!
De quel front la cruelle inſulte à ma tendreſſe,
Outrage mon pouvoir, s'irrite de mon choix,
M'interdit ſa préſence, & me donne des loix?
Tout tremble à mon aſpect, la perfide me brave:
Et captive, c'eſt moi qu'elle traite en eſclave.
Ma lâche complaiſance augmente ſa fierté . . .
Eh bien! n'écoutons point qu'un amour irrité . . .
J'ai vécu trop long-tems dans un honteux délire.
Que la raiſon ſur moi reprenne ſon empire!
Par d'indignes tranſports ceſſons de m'avilir . . .
L'ingrate me l'ordonne, il lui faut obéir.

CLE-

CLEON.

De pareils ſentimens ſont dignes d'Alexandre.

ALEXANDRE.

Plus j'y penſe, Cléon, & moins je puis comprendre,
Qu'une Reine expoſée aux plus triſtes revers,
Préfere à mon amour l'opprobre de ſes fers.
D'où naiſſent les tranſports où ſon cœur s'abandonne?
Il eſt vrai que mon bras a renverſé ſon trône...
Ses Soldats, de nos Grecs défiant le courroux,
Sans vouloir leur céder, expiroient ſous nos coups.
Intrépides ſoutiens de ce puiſſant Empire,
Nous ne pumes les vaincre, il fallut les détruire:
Mais quoi! lorſqu'à la Reine expliquant mon ardeur,
Je ſoumets à ſes loix l'Univers & mon cœur;
Que preſqu'à ſes genoux condamnant ma victoire,
Trop plein de mon amour, j'oſe oublier ma gloire:
L'ingrate à ma fureur reproche avec tranſport
Un ſuccès qui la rend l'arbitre de mon ſort.
A tant de fermeté je n'ai pas dû m'attendre...
Il faut un cœur bien haut pour braver Alexandre.
Lorſque ce bras vainqueur par de nombreux exploits
Enchaîne au même joug les Peuples & les Rois;
Que l'Univers ſoumis, redoutant ma puiſſance,
A mon aſpect, Cléon, garde un profond ſilence:
Une femme ſuperbe, ah quel affront pour moi!
Dédaigne & ma vengeance & le don de ma foi.
S'il faut pourtant t'ouvrir mon ame toute entiere,
Je ſens, ami, je ſens à travers ma colere,

Que

Que d'Eriphile encor j'excuſe la hauteur,
Et ſes fiers ſentimens redoublent mon ardeur.

CLEON.

Elle oppoſe à vos feux une haine invincible ...
A l'affront d'un refus montrez-vous plus ſenſible ...
Chercheriez-vous, Seigneur, à fléchir ſon courroux?
Non, non, tant de foibleſſe eſt indigne de vous.
Surmontez votre amour, votre gloire l'exige.

ALEXANDRE.

Ah! dis plutôt, Cléon, que ma gloire m'oblige,
Après l'indigne amour que j'ai fait éclater,
A triompher d'un cœur qui m'oſe réſiſter.
Si la Reine, enviant l'éclat qui m'environne,
Eût brigué ma tendreſſe, eût avili ſon Trône,
J'aurois ſu me ſouſtraire au pouvoir de ſes yeux,
Et mon mépris pour elle eût prévenu mes feux.
Mais ſa noble fierté, ſes vertus, ſon courage
Arrachent mon eſtime, & forcent mon hommage;
Et je n'aſpire plus qu'à poſſéder un cœur
Que je doive à moi-même, & non à ma grandeur.
C'eſt en vain cependant que la Reine irritée
Condamne les honneurs dont mon ame eſt flattée;
Ami, ſi l'Univers me place au rang des Dieux,
Le fils de Jupiter eſt digne de ſes vœux.
L'amour à mes projets n'apporte point d'obſtacles,
Et je m'en fie enfin à la foi des Oracles,
Que bientôt les mortels par des vœux redoublés ...

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLEON, ZULEMA.

ZULEMA, *après avoir adoré Alexandre à la façon des Perſes.*

Dans le temple, Seigneur, les peuples aſſemblés
Vous implorent déja par des vœux unanimes;
Les Prêtres à l'Autel ont conduit les victimes;
Le ſacrifice eſt prêt; les mortels à genoux,
Saiſis d'un ſaint reſpect. . . .

ALEXANDRE.

C'eſt aſſez, laiſſez-nous.

SCENE VIII.

ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE.

Ces honneurs immortels conſacrent ma mémoire. . .
Tous mes vœux ſont comblés; rien ne manque à ma gloire.
Ma joie eſt ſans mélange, & je ſens que mon cœur,
Plus que de ſa tendreſſe, eſt plein de ſa grandeur.
Alexandre, indigné du vil titre d'eſclave,
Oublie en ce moment l'ingrate qui le brave.

Du

Du culte qu'on me rend ceſſez d'être jaloux,
Grands Dieux! quand mes exploits m'élevent juſqu'à vous.
Pouvez-vous m'envier cette grandeur ſuprême,
Ce rang que, comme vous, je ne dois qu'à moi-même?
Approuvez les Autels qu'on vient de m'ériger,
Maître de l'Univers, j'en puis tout exiger.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CALISTHENE, *ſeul.*

Alexandre eſt au temple, & le peuple imbecille
A ce Maître orgueilleux rend un culte ſervile.
Les Grecs humiliés, lâches adulateurs,
Des timides Perſans ont déjà pris les mœurs.
Eſclaves de leur Roi, par crainte ou par foibleſſe,
Leur baſſe politique entretient leur ivreſſe.
Ces ſuperbes guerriers, vengeurs de leurs ayeux,
Dégradent leurs vertus, deshonorent les Dieux.
On ne me verra point par un hommage impie
D'un Prince ſacrilege encenſer la folie.
Non, dût-il me livrer aux maux les plus cruels,
J'ai toujours craint les Dieux, & jamais les Mortels.
Vil jouet du trépas, Alexandre eſt un homme...
Quelles que ſoient en lui les vertus qu'on renomme,
Peut-il ſe déguiſer qu'en butte aux coups du ſort
Sa vie à chaque inſtant lui préſage ſa mort?
Il uſurpe des Dieux la ſuprême puiſſance;
Et je pourrois garder un coupable ſilence?
Non, non, que tous les Grecs, de remords combattus,
Guidés par mon exemple, imitent mes vertus!
Imitent mes vertus?... Cœur lâche, toi qui n'oſe
Briſer le joug honteux que ton amour t'impoſe!

Quoi! ton orgueil insulte à l'erreur des mortels,
Toi-même à quel objet dresses-tu des Autels?
N'atteste point l'ardeur dont ton ame est saisie...
Hors l'hommage des Dieux, tout hommage est impie.
Amant sans espérance, & Rival d'un Héros,
Tu voudrois d'Alexandre obscurcir les travaux;
Et tout, pour t'excuser, te deviendroit facile,
Si ton cœur en secret n'adoroit Eriphile.
Belle Eriphile, hélas! épris de vos attraits,
Du Dieu qui m'a soumis je respecte les traits.
Devrois-je me livrer à l'amour qui m'engage?
Ma tendresse peut-être est pour vous un outrage?
Ah! faudra-t-il toujours que cachant mon ardeur,
Esclave de l'amour, j'en paroisse vainqueur?
Plein de respect pour vous, mon funeste silence,
D'un feu que je vous cele accroît la violence.
Le Ciel vous accorda pour régir les humains...
Que d'obstacles, grands Dieux, séparent nos déstins!
Bizarre Philosophe, & mortel ordinaire,
Eriphile, est-ce à moi d'aspirer à vous plaire?

SCENE II.

CALISTHENE, ERIPHILE.

ERIPHILE.

En ce jour solemnel Alexandre à ses pieds
Voit parmi les vaincus les Grecs humiliés.
Tous, l'encens à la main, l'adorent dans son temple...
Calisthene doit-il imiter cet exemple?

CA-

CALISTHENE.

La valeur d'Alexandre & ſes nombreux exploits
L'élevent au deſſus des Héros & des Rois.
A ces titres pompeux s'il faut le reconnoître,
Madame, Caliſthene eſt prêt à ſe ſoumettre.
Mais je ne puis lui rendre, en lâche adulateur,
Un culte qu'en ſecret lui refuſe mon cœur;
Et ſi de ſon pouvoir il faut être l'eſclave,
Je ne vois plus en lui qu'un Tyran que je brave.
Un Grec, digne de l'être, & libre ſous ſes Rois,
N'adore que les Dieux, & n'obéit qu'aux loix.

ERIPHILE.

Vous ne démentez point cette vertu ſublime,
Qui du monde étonné vous mérita l'eſtime:
Auſſi je n'ai point cru qu'en eſclave empreſſé
Vous encenſiez l'orgueil d'un Monarque inſenſé.
Vous inſtruiſez les Rois ſans avilir le Trône.
L'éclat qui les ſéduit & qui les environne,
Des Peuples éblouis leur attire les vœux:
Mais c'eſt par les vertus qu'ils ſont grands à vos yeux.

CALISTHENE.

Je fais tous les égards qu'on doit au diadême:
Mais pour juger d'un Roi, je le cherche en lui-même,
Et déteſte un mortel dont l'orgueil odieux
Oſe exiger un Temple, & s'égaler aux Dieux.
Ah! pour lui refuſer un culte qu'il demande,
Il ne faut pas l'effort d'une vertu bien grande.
L'Univers en ſecret contre lui revolté
Ne peut qu'avec horreur voir ſon impiété.

ERIPHILE.

Je veux croire avec vous que la terre asservie,
D'un Maître redouté déteste la manie:
Mais, Seigneur, voit-on moins la foule des mortels,
Tremblans à ses genoux, encenser ses Autels?
Et les Grecs lâchement attachés à lui plaire,
S'ils n'osent l'approuver, savent du moins se taire.
Vous seul, fléau du crime, & l'effroi des flatteurs,
A ce Prince aveuglé reprochez ses erreurs;
Et de vos sentimens l'inflexible sagesse. . .

CALISTHENE.

Ah! si vous connoissiez jusqu'où va ma foiblesse,
Votre cœur indigné de l'orgueil de mes vœux,
Changeroit en mépris ces éloges pompeux.
Jusqu'ici vil jouet de mon erreur extrême,
J'ai cru que mon bonheur dépendoit de moi-même;
Et que maître absolu du trouble de mes sens,
Je garderois toujours les mêmes sentimens.
Hélas! jusqu'à ce jour Calisthene insensible,
Sans avoir combattu, se croyoit invincible,
Et de ce faux espoir me laissant enivrer,
Au reste des mortels j'osois me préférer.
Madame, j'en conviens: un mortel vraiment sage
Est des Dieux ici bas la plus parfaite image:
Mais la plupart, parés de ce nom glorieux,
Par des dehors trompeurs éblouissent les yeux;
Et malgré tout l'éclat d'une morale austère,
Leur vertu n'est souvent qu'un orgueil téméraire.
Les vains raisonnemens auxquels ils ont recours,
Contre leurs passions sont de foibles secours.

Ma

Ma gloire eſt éclipſée, ainſi qu'une ombre vaine;
Je ne ſuis plus enfin cet heureux Caliſthene,
Qui fier de ſes vertus ſe croyoit à la fois
Le modèle des Grecs, & l'exemple des Rois.
Que du Ciel irrité l'implacable vengeance,
Madame, nous fait bien ſentir notre impuiſſance!
Je ne me connois plus: mes efforts, ma raiſon
En vain d'un fol amour repouſſent le poiſon.
Emporté malgré moi par mon penchant funeſte,
Le ſage a diſparu, c'eſt l'homme ſeul qui reſte.
Cher & fatal objet, inévitable écueil,
Où ma vertu ſe briſe, ainſi que mon orgueil.
Princeſſe également charmante & dangereuſe,
Pardonnez de mes feux l'audace malheureuſe.
Que mon cœur eſt changé! Quel coup de ſort, hélas!
A mes yeux enchantés vint offrir vos appas!
Eſclave infortuné d'un amour qui vous bleſſe,
C'eſt à vos pieds que tombe & périt ma ſageſſe.

ERIPHILE.

Qu'entends-je? Quels diſcours!

CALISTHENE.

Qu'ai-je dit, malheureux!
Et quoi! quand nul eſpoir ne doit flatter mes vœux,
A mes ſens revoltés ſe peut-il que je cède?
Où vient de m'emporter l'amour qui me poſſède?
Madame, pardonnez à l'erreur d'un moment...
Vous me voyez rougir de mon égarement.
Loin que votre courroux s'arme pour mon ſupplice,
Qu'un oubli généreux vous venge & me puniſſe.

Je ne vous dirai point, pour excuſer mes feux,
Que mon amour pour vous n'eſt point injurieux,
Qu'un Citoyen de Sparte, en l'ardeur qui l'anime,
A la main d'une Reine oſe aſpirer ſans crime.
Non, non, ſans recourir à ce ſubtil détour,
Il ſuffit que vos yeux condamnent mon amour;
Et puniſſant moi-même un aveu téméraire,
Je ſaurai déſormais & vous fuir & me taire.
Honteux, deſeſpéré, croyez que mes efforts....

ERIPHILE *embarraſſée.*

On vient; dans votre cœur renfermez ces tranſports,
Ne vous abuſez point d'un eſpoir inutile,
Surmontez votre amour, reſpectez Eriphile.

CALISTHENE.

Inſenſé que je ſuis....

SCENE III.

CALISTHENE, LYSIMAQUE.

CALISTHENE.

Ami de la vertu,
Viens, approche, ſoutiens mon courage abattu.
Ta préſence en mon cœur rappellant la ſageſſe,
Semble me reprocher ma honte & ma foibleſſe.
La raiſon tout-à-coup éclaire mes eſprits,
Et je ſuis à moi-même un objet de mépris.

LY-

LYSIMAQUE.

Ciel, quels ſont les tranſports dont ton ame eſt émue?
La Reine en rougiſſant s'eſt ſouſtraite à ma vue...
Comment dois-je expliquer & ſon trouble & le tien?
Cher ami, que ton cœur s'épanche dans le mien!

CALISTHENE.

Du tranſport que j'éprouve innocent ou coupable,
Je ne puis te cacher le ſecret qui m'accable.
Ma vertu m'abandonne; une funeſte ardeur,
Ami, trouble mes ſens, & dévore mon cœur.
Au joug de la raiſon, Caliſthene indocile
Eſt rival d'Alexandre, eſt Amant d'Eriphile.

LYSIMAQUE.

Toi, rival d'Alexandre? Ah! du moins, malheureux!
Que tes feux imprudens n'éclatent qu'à mes yeux.
Mais je crains que déja ton aveugle tendreſſe....

CALISTHENE.

Il eſt trop vrai: j'ai fait l'aveu de ma foibleſſe.

LYSIMAQUE.

Juſte Ciel!

CALISTHENE.

Ai-je pu renfermer une ardeur
Que malgré mes efforts autoriſe mon cœur?

LYSIMAQUE.

A quel point t'a ſéduit le feu qui te dévore!
Des dangers plus preſſans te menacent encore:

Comme un Dieu, dans son Temple Alexandre honoré,
Par toi-même aujourd'hui prétend être adoré.

CALISTHENE.

Qu'entends-je?

LYSIMAQUE.

Il m'a chargé du soin de te le dire.

CALISTHENE.

De cet ordre cruel c'est toi qui viens m'instruire?

LYSIMAQUE.

Ecoute. . . .

CALISTHENE.

Epargne-toi des discours superflus. . .
Plutôt que d'obéir. . .

LYSIMAQUE.

J'ai prévu ton refus.
Modere ton courroux; crois-moi plus magnanime:
Je suis trop généreux pour conseiller un crime. . .
Mais d'Alexandre, ami, redoutant la fureur,
Je ne crains que pour toi son injuste rigueur.
Abandonne ces lieux; viens, évite sa rage.
Nos amis rassemblés sur le prochain rivage,
Prêts à braver les vents & les Mers en courroux,
Pour traverser les eaux, n'attendent plus que nous.
Ne perdons point de tems.

CALISTHENE.

Plein de reconnoissance,
Pour te la témoigner, je sens mon impuissance.
Mais, ami, mon déstin fut-il plus rigoureux,
Ma gloire & mon devoir m'arrêtent en ces lieux.

Toi,

Toi, qui connois mon cœur & l'amour qui l'anime,
De ma juſte fierté peux-tu me faire un crime?
Ne crois pas cependant qu'aveuglé par mes feux
Je n'écoute aujourd'hui qu'un orgueil odieux.
Quel que ſoit le pouvoir de l'amour qui m'enflâme,
La haine & le dépit n'entrent point dans mon ame;
Et d'Eriphile, ami, je fuirois les appas,
Si l'honneur en ces lieux ne retenoit mes pas.
Voilà le ſeul motif qui s'oppoſe à ma fuite. . .
Mon refus, je le vois, & t'accable & t'irrite:
Mais quoi! m'offrirois-tu ces dangereux ſecours,
Si ma gloire t'étoit plus chere que mes jours?

LYSIMAQUE.

Exige-t-elle, ami, cette gloire cruelle,
Qu'ici dans les tourmens tu périſſes pour elle?
Non, ſans doute, & tu peux, ſans bleſſer ton honneur,
Te ſouſtraire au courroux d'un Tyran en fureur.
Peins-toi de nos amis la vive impatience. . .
Ingrat, trahiras-tu leur plus chere eſpérance?
Lorſque, pour te ſauver, ils oſent tout tenter,
Crains pour eux des dangers que tu cours affronter.
Crains que leur entrepriſe à la fin découverte,
N'aſſure ton trépas, & n'entraîne leur perte.
Tes jours ſont menacés; ſoit touché de l'effroi
D'un ami malheureux qui ne vit que pour toi.
Si tu m'aimes encor, attendri par mes larmes,
Préviens mon deſeſpoir, & finis mes allarmes.
Fuyons, qu'un prompt départ. . .

CALISTHENE.

Ceſſes de m'en parler;
Tu déchires mon cœur, mais c'eſt ſans l'ébranler.

LYSIMAQUE.

Eh bien, ingrat, eh bien! contente ton envie;
Négliges tes amis & le soin de ta vie.
Jouet de ton orgueil & de ta passion,
Souilles par ton trépas la gloire de ton nom.
Meurs sur un échafaud; que rien ne te retienne:
Mais songes que ta mort entraînera la mienne.
Adieu. *à part.*
Pour le contraindre à conserver ses jours,
C'est à d'autres qu'à lui qu'il faut avoir recours.

SCENE IV.

CALISTHENE, *seul.*

Cruel, que pour mon cœur ta menace est terrible!
Tu viens de me frapper du coup le plus sensible.
Allarmé sur ton sort. . .

SCENE V.

CALISTHENE, CLEON.

CALISTHENE.

Dieux! qu'est-ce que je voi?
Cléon ose-t-il bien paroître devant moi?
Mon courroux à regret supporte sa présence;
Et mon mépris pour lui me contraint au silence.

CLE-

CLEON.

Quoi ! ce conſtant orgueil que rien ne peut dompter
Même contre Alexandre oſe ſe revolter?
Quand les peuples conduits par la reconnoiſſance
Viennent à ces autels adorer ſa puiſſance,
Ces honneurs éclatans à ce Héros rendus
Vous ſemblent un affront qu'on fait à vos vertus?

CALISTHENE.

Un foible, un vil mortel, jaloux d'un culte impie,
Excite mon mépris & non pas mon envie;
Et quoiqu'environné d'un éclat impoſteur,
J'entrevois ſa baſſeſſe à travers ſa grandeur.
Moins coupable pourtant qu'un perfide, qu'un traître,
Qui pouvant l'éclairer, oſe ſéduire un Maître;
Qui d'un Prince aveuglé nourriſſant les erreurs,
En le déshonorant, s'attire ſes faveurs;
Qui prompt à prévenir, à flatter ſon caprice,
Eſt de tous ſes forfaits l'auteur & le complice.

CLEON.

Rebelle à ton devoir, infidèle à ton Roi,
M'être attiré ta haine eſt un honneur pour moi.
Téméraire ſujet, quoi que veuille Alexandre,
Eſt-ce à toi de blâmer ce qu'il oſe entreprendre?
Quand tout lui rend hommage, ardent à l'outrager,
Tu ne dois qu'obéir, & tu veux le juger?
Rentre, rentre en toi-même, & ſonge à te connoître...
Alexandre a parlé... tombe aux pieds de ton Maître.
Arbitre de nos jours, il mérite nos vœux.
Apprends que le braver, c'eſt outrager les Dieux.
Oui, j'adore mon Roi: m'oſe-tu faire un crime,
De brûler à ſes pieds un encens légitime?

Com-

Comblé de ſes bienfaits, ingrat juſqu'aujourd'hui,
C'eſt par-là que je puis m'acquitter envers lui.
Heureux, lorſque j'élève un Temple à ſa mémoire,
Que l'Univers jaloux m'en diſpute la gloire!
Les Rois mêmes, les Rois lui vont offrir leurs vœux;
Je crus donner l'exemple, & je le reçois d'eux.
Je ne m'abaiſſe pas à briguer ton ſuffrage. . .
Mais dis: quels ſont les Dieux à qui tu rends hommage?
Sur l'Olimpe aujourd'hui, jadis ſimples mortels,
Quel droit plus qu'Alexandre ont-ils à nos Autels?
Ninus dans la Syrie, Hercule dans la Grèce,
Doivent à leurs vertus les vœux qu'on leur addreſſe;
Et chaque peuple au Ciel élevant ſes Héros
A l'immortalité conſacre leurs travaux.
Egaler à ces Dieux le vainqueur de l'Aſie,
C'eſt rendre un nouveau luſtre à leur gloire obſcurcie:
Puiſqu'Alexandre enfin, pour n'en pas dire plus,
Ainſi que leurs exploits, égale leurs vertus.

CALISTHENE.

Quels blaſphémes, ô Ciel! & que viens-je d'entendre?
Lâche, ſi je t'en crois, ſans doute qu'Alexandre,
Honoré de ton choix, fait grace aux immortels
De vouloir avec eux partager leurs Autels?
C'eſt par de tels diſcours qu'inſtruits de tes maximes,
Les peuples aveuglés s'abandonnent aux crimes;
Et malgré les remords qui dévorent leur cœur,
S'enyvrent a longs traits du poiſon de l'erreur.
Prouve que tu chéris la gloire de ton Maître. . .
Tu veux en faire un Dieu? rends le digne de l'être.
Si ta tendre amitié te force à le chérir,
Pour prix de ſes bienfaits oſes-tu le trahir?

D'Her-

D'Hercule & de Ninus qu'il ſuive les exemples;
Ce n'eſt que dans les cœurs qu'ils briguerent des Temples,
Brillans par les vertus, ennemis des forfaits,
La juſtice toujours éclaira leurs projets;
Et malgré leurs exploits, pleins de reconnoiſſance,
Ils ſoumettoient aux Dieux leurs cœurs & leur puiſſance.
Eſclaves du devoir, ils étoient à la fois
Les appuis, les vengeurs, & l'exemple des Rois.
Rien ne ternit l'éclat de leurs vertus ſublimes.
Comblés de gloire enfin, ces Héros magnanimes
Dûrent, après leur mort, leurs ſuprêmes honneurs
A l'amour des mortels & non à des flatteurs,
Qui, comme toi, vendus à la faveur d'un maître,
Perfides envers lui, ſe font gloire de l'être.

SCENE VI.

CLEON, *ſeul.*

Quel diſcours! Quel mépris! Ah c'eſt trop peu pour moi
D'avoir ſu lui ravir l'amitié de mon Roi.
Qu'il tremble... Son orgueil, ſa faveur éclipſée,
Tout offre à mon courroux une vengeance aiſée.
Alexandre agité d'un déplaiſir ſecret
M'a paru dans ſon Temple incertain, inquiet.
D'un changement ſi prompt quel que ſoit le myſtère,
Sur un fier ennemi détournons ſa colère;
Que ce Prince excite... mais c'eſt lui que je vois.

SCE-

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLEON.

CLEON.

Eh quoi! quand tout flêchit, tout tremble sous vos loix,
Sur votre auguste front quel funeste nuage....

ALEXANDRE.

Le croirois-tu, Cléon? Je rougis d'un outrage...

CLEON.

Vous, Seigneur?

ALEXANDRE.

Tu me vois d'autant plus affligé,
Que c'est par un sujet que je suis outragé.
Les mortels, soit par crainte ou par reconnoissance,
Le front contre la terre, adoroient ma puissance.
J'ai vu même les Rois, tremblans, humiliés,
Confondus dans la foule & tomber à mes pieds.
L'Univers vient enfin de me rendre un hommage
Qu'autant qu'à ma naissance il doit à mon courage.
Rien ne sembloit alors manquer à mon bonheur,
Et j'étois ébloui de ma propre grandeur.
Sans doute qu'en ce jour le plus beau de ma vie,
Rival des immortels, j'excitois leur envie.
Lorsqu'à ma gloire, ami, tout sembloit conspirer,
Mon cœur d'un trait affreux s'est senti déchirer.

Dans

Dans le Temple mes yeux n'ont point vu Caliſthene..,
L'ingrat oſe braver mon pouvoir & ma haine.
J'ai cru que mes bienfaits m'avoient ſoumis ſon cœur,
Qu'il va me payer cher cette fatale erreur!

CLEON.

Vous abaiſſeriez-vous, Seigneur, juſques à croire
Qu'un ſujet qui vous brave affoiblit votre gloire?
Que peut un vil mortel, trop digne de périr,
Qu'un ſeul de vos regards pourroit anéantir?
Que ſa mort....

ALEXANDRE.

Si le traître eût paru dans le Temple,
Les Grecs euſſent en foule imité ſon exemple.
Les Macédoniens par des vœux ſolemnels
M'euſſent eux-mêmes, ami, conſacrés des Autels.
J'avouerai cependant qu'en mon orgueil extrême,
Des Dieux j'uſurpe en vain la puiſſance ſuprême.
Quels que ſoient mes efforts, je ne puis m'aveugler
Juſqu'à croire en effet pouvoir leur reſſembler.
Aux ſerviles beſoins qu'exige la nature;
Aux maux que j'ai ſouffert; aux peines que j'endure;
Aux tranſports odieux d'un amour trop conſtant,
Je ſens mon impuiſſance, & connois mon néant:
Mais eſclave orgueilleux d'une erreur volontaire,
Vouloir me détromper, c'eſt aigrir ma colère.
Ah! lorſqu'à mes genoux je vois fléchir les Rois.
D'un ſujet revolté je recevrois des loix?
Non, non, mais cependant épargnons Caliſthene...
Ma prudence s'oppoſe aux tranſports de ma haine.
Je veux gagner les cœurs, & non les irriter.
Dis-lui qu'à mes regards il peut ſe préſenter.

Pro-

Promets-lui mes faveurs, & fléchis ſon audace;
Qu'il m'offre ſon encens, & je lui ferai grace.

CLEON.

Mes efforts ſeroient vains: je vous ai prévenu;
J'ai fait parler mon zèle, & n'ai rien obtenu.
Vous dirai-je, Seigneur, avec quelle inſolence
Ses coupables diſcours bravent votre puiſſance?
En ſa rébellion l'ingrat toujours conſtant
Taxe d'impiété les honneurs qu'on vous rend.
Je crains que ſon orgueil n'aille plus loin encore,
Et ſoupçonne déja des complots que j'ignore.
Je ne puis aſſurer qu'un ſujet odieux
Juſques ſur Eriphile oſe lever les yeux:
Mais je ſais que le traître, affermi dans ſa haine,
A long tems en ces lieux entretenu la Reine.

ALEXANDRE.

Entretenu la Reine? Ami que me dis-tu?
Tant de coups redoublés étonnent ma vertu.
Le lâche eſt de mes maux l'inſtrument mépriſable,
Eſt-il de trahiſon dont il ne ſoit capable?
Je rougis de mon trouble, & toute ma raiſon
Ne peut me garantir d'un indigne ſoupçon.
Quel eſt donc ce deſſein? Qu'oſe-t-il entreprendre?
Je crains de le ſavoir, & brûle de l'apprendre.
Dévoiles ſes forfaits, je m'abandonne à toi.
Obſerves-le, travailles au repos de ton Roi.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ERIPHILE, ELVIRE.

ERIPHILE.

Si j'en crois un discours qui me trouble & m'étonne,
A ses fougueux transports le Tyran s'abandonne;
Et Calisthene enfin, sans espoir de secours,
Bientôt dans les tourmens va terminer ses jours.

ELVIRE.

Je doute qu'Alexandre, emporté par sa haine,
Ait déja résolu la mort de Calisthene:
Mais ce Prince, indigné qu'un sujet généreux
Lui refuse un encens que l'on ne doit qu'aux Dieux...

ERIPHILE.

Calisthene un sujet? Il ne l'est point, Elvire.
Il peut braver sans crime un tyrannique empire;
Et peu fait à flatter le caprice des Rois,
Né citoyen de Sparte, il en soutient les droits.
A de bas sentimens il ne sauroit descendre.
Rien ne met Calisthene au dessous d'Alexandre;
Et s'il faut sans détour m'expliquer devant toi,
Le Philosophe encor est au dessus du Roi.
Mais, hélas! chere Elvire, en ce moment terrible,
Que je crains d'un Tyran le courroux inflexible!

Tout ſert à redoubler ma trop juſte frayeur.
Malheureux Caliſthene, ah grands Dieux, quelle horreur!
Ses jours ſont condamnés; l'échafaud ſe prépare...
Mon eſprit agité ſe confond & s'égare.
Ma douleur, mes diſcours, le trouble de mes ſens
Trahiſſent malgré moi mes ſecrets ſentimens.

ELVIRE.

Quels que ſoient mes ſoupçons, crainte de me méprendre,
Madame, à vos diſcours je n'oſe rien comprendre,
Et mon reſpect pour vous....

ERIPHILE.

Ah! je t'en ai trop dit:
Oui, ſous un joug funeſte Eriphile gémit.
Je brûle dès long tems d'une flâme ſecrette;
Mon orgueil ne peut plus me cacher ma défaite.
Caliſthene triomphe, & je ſens qu'en ce jour
Ma crainte, mes tranſports naiſſent de mon amour.

ELVIRE.

Madame, Caliſthene, ah quel choix!

ERIPHILE.

Il t'étonne?
Mais pour moi les vertus ſont au deſſus du Trône.
Elvire, mon amour jamais ne m'aveugla:
Oui, je vis Caliſthene, & mon cœur ſe troubla.
Ah! ce cœur, de l'amour éprouvant les allarmes,
A Caliſthene ſeul pouvoit rendre les armes.

Que

Que pour lui ma tendreſſe eſt un cruel préſent!
Elle eſt de ſes malheurs la cauſe & l'inſtrument.
Mon amant va périr... Eh quoi! le ſort barbare
Livre aux mains des bourreaux une vertu ſi rare?
Tout ſert à redoubler mon trouble & mes ennuis...
En ce moment affreux quel eſpoir m'eſt permis?
Sens-tu toute l'horreur de mon ſort déplorable?
Le préſent me tourmente, & l'avenir m'accable...
Caliſthene, trahi par ſon déſtin fatal,
Me laiſſe, en expirant, au pouvoir d'un rival;
Et tu veux....

ELVIRE.

Quelqu'un vient, renfermez dans votre ame
Un trouble que vos yeux....

SCENE II.

ERIPHILE, LYSIMAQUE.

ERIPHILE.

Lyſimaque....

LYSIMAQUE.

Ah Madame!
Caliſthene ſe perd: en de ſi grands beſoins
Daignez à mes efforts réunir tous vos ſoins.
Le cruel, inſenſible à ma douleur extrême,
Aux tranſports d'un Tyran court ſe livrer lui-même.

Si j'ai touché ſon cœur, je n'ai pu le changer;
Son audace s'anime à l'aſpect du danger.
Tout entier occupé du ſoin de ſa mémoire,
A braver Alexandre il met toute ſa gloire.
Sa vertu, ſon orgueil, ſes tranſports indiſcrets
Me préſagent déja ſa mort & nos regrets.

ERIPHILE.

Ah! ſi pour le ſauver, il nous reſte une voie,
Marquez-la moi, Seigneur, je la ſuis avec joie.
Mes ſentimens plus forts que ceux de la pitié
Brûlent de ſeconder votre tendre amitié.
Parlez, inſtruiſez-moi, que faut-il entreprendre?
Et de tous mes efforts que pouvez-vous attendre?

LYSIMAQUE.

Tout. Sauvez Caliſthene... En cette extrémité,
Madame, ſervez-vous de votre autorité.
Vous avez ſur ſon cœur une entiere puiſſance:
J'ai ſur vous ſeule auſſi fondé mon eſpérance.
Les momens nous ſont chers; appuyez un projet
Qui ſans votre ſecours ne peut avoir d'effet.
En vain de fuir ces lieux j'ai preſſé Caliſthene.
Prévenez les malheurs où ſon déſtin l'entraîne.
Des horreurs du ſupplice il faut le garantir...
Madame, ſur mes pas preſſez-le de partir.
Ordonnez: je réponds de ſon obéiſſance.

ERIPHILE.

Ne vous flattez-vous point d'une fauſſe eſpérance?
Du ſort qui le pourſuit il veut braver les coups...
Aurai-je ſur ſon cœur plus de pouvoir que vous?

Mais

Mais n'importe: ſenſible à vos vives allarmes,
J'employerai près de lui la prière & les larmes.
Ah! je l'eſtime trop; je n'oſe en dire plus,
Pour craindre de ſa part, Seigneur, quelque refus.

LYSIMAQUE.

De cette crainte, ô Ciel, votre ame eſt obſédée?
Concevez de vous-même une plus juſte idée.
Caliſthene, à jamais aſſervi ſous vos loix,
Ne ſauroit réſiſter: mais c'eſt lui que je vois...
Je vous laiſſe, & vais tout préparer pour ſa fuite...
Daignent, daignent les Dieux éclairer ma conduite!

SCENE III.

ERIPHILE, CALISTHENE.

CALISTHENE.

Madame, Caliſthene en ce funeſte jour
Ne vient plus vous parler d'un malheureux amour.
De l'aveu que j'ai fait la coupable imprudence
Eſt digne de pitié plutôt que de vengeance.
Je ſens que mon amour eſt un crime envers vous:
Mais bornez à ma mort votre juſte courroux,
Ou du moins épargnez, Madame, à Caliſthene
La douleur d'expirer chargé de votre chaîne.
Si j'obtiens le pardon de ma témérité,
Content d'avoir fléchi votre eſprit irrité,
Victime d'Alexandre, & trop fier pour le craindre,
Vous me verrez marcher au trépas ſans me plaindre.

Et je mourrai, Madame, ainſi que j'ai vécu,
Sans bleſſer mon honneur, ſans ternir ma vertu.
C'eſt à cette vertu qu'on va me reconnoître....
Qu'Alexandre m'immole; il avouera peut-être
Qu'il eſt, malgré l'orgueil dont il croit m'étonner,
Des leçons de grandeur que je puis lui donner.

ERIPHILE.

Ah! fuyez un Tyran que la vengeance anime;
Qui pourſuit la vertu, qui protège le crime;
Et qui livré ſans honte à toutes les fureurs,
Eſt mépriſable même aux yeux de ſes flatteurs.
Seigneur, braver la mort, lorſqu'on peut s'y ſouſtraire,
Ce n'eſt plus être grand, c'eſt être téméraire.

CALISTHENE.

Que me propoſez-vous? Quoique ſûr de périr,
A cet honteux moyen je ne puis recourir.
Moi, fuir? moi, me ſouſtraire au courroux d'Alexandre?
Séduit par vos conſeils, ſi j'oſois l'entreprendre,
Je l'aiderois moi-même à ſe perſuader
Que l'horreur du ſupplice a pu m'intimider.
Et quel ſeroit le prix de ma foibleſſe extrême?
Déchiré de remords, me fuirois-je moi-même?
Ah! ſeroit-ce dans Sparte où j'irois me cacher?
Là mes concitoyens pourroient me reprocher
Qu'aſſez lâche pour craindre un Tyran en furie,
J'aurois flétri ma gloire, & trahi ma Patrie.
Je remplirai, fidèle à ce que je me dois,
La haute opinion que l'on conçut de moi.

Pour

Pour finir une vie à moi-même odieuſe,
J'accepte ſans regret une mort glorieuſe.
Quel que ſoit du Tyran le criminel effort,
Je le rendrai, Madame, envieux de ma mort.

ERIPHILE.

Si j'avois ſur votre ame un ſouverain empire,
Plus docile, Seigneur, à vous laiſſer conduire,
Loin de braver la mort, hélas! pour l'éviter,
Il n'eſt point de moyen qu'on ne vous vît tenter.

CALISTHENE.

Après avoir porté mon audace indiſcrette,
Juſqu'à brûler pour vous d'une flâme ſecrette,
Loin de vaincre, ou du moins de cacher mon ardeur,
Après avoir oſé vous découvrir mon cœur:
Je n'ai que trop vêcu, Madame, une mort prompte
Doit venger votre gloire, & terminer ma honte.
Vivre avec votre haine, eſt un déſtin affreux;
Et pour moi le trépas eſt un bienfait des Dieux.

ERIPHILE.

Ainſi donc d'Alexandre irritant la colère,
Du deſſein de périr rien ne peut vous diſtraire?
Fuyez, il n'eſt plus tems, Seigneur, de balancer...
Le danger eſt preſſant, faut-il vous l'expoſer?
Prenez ſoin de vos jours, c'eſt moi qui vous en prie;
Et jugez par l'effroi dont mon ame eſt ſaiſie....

CALISTHENE.

Madame...

ERIPHILE.

Sur ma crainte il faut me rassurer:
Epargnez-moi l'horreur de vous voir expirer.
Interdit & confus, vous gardez le silence...
Mon cœur s'est-il flatté d'une vaine espérance?
Plus que de mon repos, de votre honneur jaloux,
Ce que j'ose exiger, me le refusez-vous?

CALISTHENE.

Je vous soumets mon cœur, mes volontés, ma vie...
Disposez-en, Madame, au gré de votre envie:
Mais daignez, aujourd'hui vous-même concourir
A rehausser ma gloire, & non à la flétrir.
Sensible à mes malheurs, vous craignez mon supplice?
Plus que jamais, Madame, il faut que je périsse;
Et que le beau trépas dont mes vœux sont flattés,
Me rende digne enfin de toutes vos bontés.

ERIPHILE.

Quoi, toujours inflexible...

CALISTHENE.

Ah! Reine, que j'adore,
Souffrez qu'en sa vertu mon cœur persiste encore.

ERIPHILE.

Je frémis des tourmens qui vous sont préparés...
A quel trouble nouveau tous mes sens sont livrés!
Crai-

Craignez, que le Tyran que la fureur entraîne,
Ne pénètre bientôt les motifs de ma haine.
Il m'aime: mais vos jours qu'il attaque aujourd'hui,
Redoublent mon mépris & mon horreur pour lui.

CALISTHENE.

Trop charmé d'un aveu qui peut-être m'abuse,
Madame, à mes transports ma langue se refuse.
Vous vous attendrissez sur le sort, qui m'attend.
Ah! souffrez qu'à vos pieds mon cœur reconnoissant...

Il se jette à ses genoux.

SCENE IV.

CALISTHENE, ERIPHILE, ALEXANDRE, GARDES.

ALEXANDRE.

Le traître à vos genoux, assuré de vous plaire,
Vous faisoit de ses feux un aveu téméraire,
Et je connois, Madame, au trouble où je vous vois,
Qu'un rebelle sujet l'emporte sur son Roi.
Par la honte d'un choix qui pour vous m'humilie,
Je suis déja vengé de votre perfidie.
Trop indigne d'un rang que vous déshonorez,
C'est donc là le rival que vous me préférez?
Ah! Madame, serrez une si belle chaîne;
Abhorrez Alexandre, adorez Calisthene;
Et prête à voir punir ses lâches attentats,
D'avance de vos pleurs honorez son trépas.

Témoin du fol amour qui dévore votre ame,
C'eſt ſans regret enfin que j'étouffe ma flâme;
Et ſi j'ai de ſa mort marqué l'inſtant fatal,
Je me venge d'un traître, & non pas d'un rival.

ERIPHILE.

Ainſi pour t'immoler une triſte victime,
D'un amour ſuppoſé tu veux lui faire un crime;
Et, ſans doute, tu crois que mon cœur aujourd'hui
Accepteroit tes vœux, s'il ne brûloit pour lui.
Il faut te détromper d'un erreur ſi groſſière...
J'oſe t'interroger: par où peux-tu me plaire?
Pour prétendre à mon cœur quelles ſont tes vertus?
Mille peuples divers à tes pieds abattus?
Tes amis malheureux devenus tes victimes?
Tes jours ne ſont tiſſus que d'horreurs & de crimes.
A tes cruels accès tu peux t'abandonner,
Tyran, rien de ta part ne ſauroit m'étonner.
Mais ne te flatte pas de l'eſpoir inutile,
De contraindre, ou du moins de fléchir Eriphile.
Oui, plutôt que l'hymen te ſoumette mon ſort,
Mon choix eſt déja fait: je préfère la mort.

SCENE V.

ALEXANDRE, CALISTHENE, GARDES.

ALEXANDRE, *à part.*

Elle ſera le prix de ta coupable audace...
Ah! n'examinons plus, ſi mon cœur lui fait grace,
Et

Et ſi de ton trépas le ſouvenir cruel
Prépare à mon amour un ſupplice éternel.
Après les ſentimens qu'elle m'a fait paroître,
Mon affront eſt certain, ma vengeance doit l'être.
Mépriſable rival, c'eſt toi dont les efforts,
à Caliſthene.
D'une Reine perfide animent les tranſports.
Employant tous tes ſoins à ſéduire une ingrate,
Bien plus que ſon amour, mon deſeſpoir te flatte.
C'eſt peu de traverſer mon bonheur le plus doux;
Tu craindrois devant moi de fléchir les genoux.
J'offre à tes yeux, ſans doute, un éclat qui les bleſſe.
Sujet ambitieux, rentre dans ta baſſeſſe...
Près du trône élevé ſous l'appui de ton Roi,
Ce ſont mes ſeuls bienfaits que l'on reſpecte en toi...
Par les dehors contraints d'une vertu ſuprême,
Penſes-tu t'aſſervir juſqu'a ton Prince même?
Parle: dans tes forfaits quel eſpoir eſt le tien?
Que n'as-tu pas, perfide, à te reprocher?

CALISTHENE.

Rien.

ALEXANDRE *après une pauſe.*

Séducteur de la Reine, & rebelle à ton Maître,
A ces indignes traits l'on peut te reconnoître;
Mais je n'euſſe pas cru qu'un ſujet inſolent,
Pour m'outrager encor, ſe feindroit innocent.
Je ne te preſſe plus, traître, de me répondre...
Oui, je m'avilirois en voulant te confondre.
Gardes, qu'on le ſaiſiſſe....

SCE-

SCENE VI.

ALEXANDRE, *seul.*

Eh quoi! prêt à périr,
Son téméraire orgueil ne peut se démentir?
Je cherche à me venger, & ma haine propice
Lui prépare un triomphe, & non pas un supplice.
Tyrans de mon repos, l'ambition, l'amour,
En mon cœur réunis m'agitent tour-à-tour;
Et de mes sentimens se disputant l'empire,
Ils combattent tous deux sans pouvoir se détruire.
Je sais qu'il m'est honteux de disputer un cœur
Qu'un mépriſable amour dérobe à mon ardeur.
Rival d'un vil sujet, peu sûr de ma victoire,
J'assure sa conquête, & j'augmente sa gloire.
Enivré cependant d'un funeste poison,
Je cède à ma tendresse... ah! trop foible raison;
Toi, qui portant le trouble en mon ame éperdue,
M'arraches le bandeau qui me couvroit la vue,
Sur ce cœur que l'amour a soumis à ses loix,
Ou prends plus de pouvoir, ou fais taire ta voix.
J'aime... Que dis-je? aimer, j'adore encor la Reine...
Ah! du moins à ses yeux immolons Calisthene,
Qu'au milieu des tourmens le perfide...

SCE-

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLEON.

CLEON.

Ah Seigneur!
Apprenez des forfaits qui me glacent d'horreur,
Contre vous conjurés Antipater, Soſtrate,
Anticle, Hermolaüs, Philotas, Nicoſtrate,
Tous prêts d'exécuter leur funeſte deſſein,
N'attendent que la nuit pour vous percer le ſein.

ALEXANDRE.

Les traîtres, juſtes Dieux!

CLEON.

Leur trame eſt découverte;
Enhardis par leur chef, ils preſſoient votre perte:
Mais ce qui me ſurprend, le croirez-vous, Seigneur?
De ces lâches complots Caliſthene eſt l'auteur.

ALEXANDRE.

Caliſthene....

CLEON.

Lui-même; oui, ce ſujet perfide
De tous vos aſſaſſins eſt le chef parricide.
C'eſt lui, qui les pouſſant aux plus noirs attentats,
Etouffe leurs remords, & dirige leurs bras.

ALE-

ALEXANDRE.

Tranquile dans ſon crime, & fier dans ſa diſgrace,
Voilà ſur quel eſpoir ſe fonde ſon audace.
Du plus affreux ſupplice ordonne les apprêts,
Tu ne ſais pas encore juſqu'où vont ſes forfaits...
Je rougis de t'apprendre un ſi cruel myſtère:
Caliſthene eſt aimé, c'eſt lui qu'on me préfère.
Mon injure à tel point a paru le flatter,
Qu'il m'a même envié la douceur d'en douter;
Et de ſa trahiſon Eriphile eſt complice...
Quoi! dans le même inſtant que ma flâme propice
A l'Empire du monde élevoit ſon déſtin,
L'ingrate pour Amant choiſit mon aſſaſſin;
Et d'un crime ſi bas partageant l'infamie,
Séduite par un traître, elle attente à ma vie?
Contre ce couple affreux juſtement irrité,
Je m'accuſois pourtant de trop de cruauté.

CLEON.

Qu'entends-je? Juſte Ciel! un vil ſujet, un traître,
Seigneur, oſe attenter ſur les jours de ſon Maître;
D'un reſpect ſacrilège accuſe les mortels;
Devient votre rival, inſulte à vos autels;
Dégrade aux yeux des Grecs vos exploits magnanimes,
Et le lâche impuni ſurvit à tant de crimes?
Je n'en ſaurois douter: Eriphile aujourd'hui
Appuyoit ſes deſſeins, conſpiroit avec lui.

Leur

Leur mutuelle ardeur vous oblige à le croire.
Seigneur, en ce moment consultez votre gloire...
Si de la Reine encor vous respectez les jours,
A votre amour du moins renoncez pour toujours.

ALEXANDRE.

Ah! ne présumez point qu'une tendresse vaine
Suspende dans mon cœur les transports de ma haine.
Plus mon cœur a cheri ses funestes appas,
Et plus sa perfidie assure son trépas.
Un sentiment qu'on dompte en fait naître un contraire:
Par mon amour passé juge de ma colère.
L'ingrate, elle brûloit de répandre mon sang...
Je l'aimai comme Roi, vengeons-nous en Tyran,
Si toutefois, malgré la fureur qui m'anime,
Je trouve des tourmens au dessus de son crime.
Sostrate, Hermolaüs conspiroient contre moi,
Je te livre leur sang, va, cours, venge ton Roi.
Sers mon juste courroux: vaincus par les supplices,
Que ces vils conjurés découvrent leurs complices.
Mais avant de punir l'auteur de leurs forfaits,
Je veux qu'on le déteste autant que je le hais;
Que les Grecs dont le traître a su ravir l'estime,
Approuvent ma vengeance, & poursuivent son crime;
Que ses amis enfin détestant leur erreur,
Comme moi détrompés, en frémissent d'horreur.

SCE-

SCENE VIII.

CLEON, *seul.*

Sous le zèle affecté dont ma haine eſt couverte,
De ce peuple ennemi précipitons la perte.
Si, pour la différer, Eriphile aujourd'hui,
Contraire à mes deſſeins, ſe déclare pour lui,
Plutôt que de laiſſer ma vengeance incertaine,
Perdons en même tems Califthene & la Reine.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

Je ne vous quitte point. Souffrez que la raiſon
Détruiſe par ma bouche un injuſte ſoupçon:
Caliſthene, Miniſtre, Ami, Sujet fidèle,
Ne peut être accuſé que d'un excès de zèle;
Et quoi que contre lui l'on oſe publier,
Seigneur, il eſt aiſé de le juſtifier.

ALEXANDRE.

Qu'entends-je? Lyſimaque oſe excuſer un traître?

LYSIMAQUE.

Il ne l'eſt pas, Seigneur, daignez mieux le connoître.
Oui, cet infortuné, trop fier, mais généreux,
Ne ſauroit s'abaiſſer à des complots honteux.
Vous-même examinez quelle fut ſa conduite...
Tout parle en ſa faveur, tout pour lui ſollicite...
N'écouterez-vous pas un reſte de pitié?
Caliſthene eut jadis part à votre amitié.
Votre cœur eſt changé; le ſien, toujours le même,
Vous admire, Seigneur, vous reſpecte & vous aime.

J'ose ajouter encor, malgré votre courroux,
Que, soupçonné d'un crime, il ne l'est que par vous.
Les Grecs à ses vertus rendent ce témoignage.

ALEXANDRE.

Quoi! même en suppliant, votre bouche m'outrage;
Et vous me dépeignez un sujet odieux
Tel que votre amitié le présente à vos yeux?
Il a trop mérité le destin qui l'opprime;
Et me parler pour lui, c'est partager son crime.
Son orgueil, mes bienfaits, ses lâches attentats:
Tout concourt, Lysimaque, à hâter son trépas.
Son amour....

LYSIMAQUE.

Ah! voilà sa véritable offense:
D'un invincible amour la fatale puissance,
Triomphante en son cœur, de remords combattu,
Egare sa raison, obscurcit sa vertu.
Jusqu'à cacher ses feux, s'il n'a pu se contraindre,
Vous devez moins, Seigneur, le haïr que le plaindre.
Lorsqu'Eriphile enfin se rend à vos soupirs,
Qu'importent d'un sujet les impuissans désirs?

ALEXANDRE.

Un sujet mon rival? Ah! du moins, si la Reine,
Autant qu'elle le doit, méprisoit Calisthene...

LYSIMAQUE.

Si ce doute est fondé, je suis surpris, Seigneur,
Qu'un méprisable amour trouble encor votre cœur.

Entre

Entre un ſujet & vous la Reine eſt indéciſe?
Se peut-il que votre ame à ſes attraits ſoumiſe...

ALEXANDRE.

Que je renonce, ou non, au plus doux de mes vœux,
Malheur au vil mortel qui traverſe mes feux!
Appliqué deſormais à venger ma tendreſſe...

LYSIMAQUE.

Ah! dans vos ſentimens montrez moins de foibleſſe.

ALEXANDRE.

Lyſimaque...

LYSIMAQUE.

Malgré les périls que je cours,
Le ſoin de votre gloire anime mes diſcours.
La Reine eſt peu ſenſible à l'amour qui vous dompte?
Seigneur, l'aimer encor, c'eſt vous couvrir de honte.
Par un penchant fatal trop long tems entraîné,
Briſez le joug honteux qui vous tient enchaîné.
Un cœur, tel que le vôtre, eſt formé pour la gloire;
S'il combat, ſa foibleſſe entraîne la victoire.
La Terre ſubjuguée admire vos travaux.
Seigneur, ſoyez en tout l'exemple des Héros.
Une ingrate trahit vos feux, votre eſpérance?
A de juſtes mépris bornez votre vengeance.
La moindre jalouſie eſt au deſſous de vous.
Epargnez un rival, indigne de vos coups.

ALEXANDRE.

Oui, je renoncerois à ma tendreſſe extrême,
S'il étoit quelque gloire à céder ce qu'on aime.
Mais punir un perfide au gré de ma fureur,
C'eſt-là l'unique eſpoir qui flatte encor mon cœur.
Moi, reſpecter les jours d'un ſujet ſi coupable?
De tant de lâcheté m'avez-vous cru capable?
Non, pleurez Caliſthene: il expire aujourd'hui.

LYSIMAQUE.

Si ſur vous la vertu pouvoit moins que ſur lui,
Mon amitié peut-être eût craint de le défendre:
Mais, Seigneur, dans mon Roi je ne vois qu'Alexandre.
Quel que ſoit le courroux qui paroît vous troubler,
Si l'amour vous ſéduit, peut-il vous aveugler?
Ah! portez votre gloire à ſon degré ſuprême,
Maître du monde entier, ſoyez-le de vous-même.
Oui, Seigneur, étouffer d'inutiles ſoupirs;
Dans le fond de ſon cœur enchaîner ſes déſirs;
En être le vainqueur, ou du moins le paroître,
C'eſt ce que par orgueil un autre eût fait peut-être.
D'un Héros, tel que vous, on exige encor plus;
Et l'Univers entier l'attend de vos vertus.
C'eſt ſur elles auſſi que mon eſpoir ſe fonde.
Faites l'étonnement & le bonheur du monde.
Pour prévenir enfin des remords impuiſſans,
Suivez de votre cœur les ſecrets mouvemens.
Dans ce cœur généreux la haine eſt étrangère...
Vous détournez la vuë, exaucez ma prière.

Quel

Quel que ſoit le pouvoir & la grandeur des Rois,
La clémence eſt, Seigneur, le plus beau de leurs droits.

ALEXANDRE.

Lyſimaque, arrêtez... Craignez que votre audace...

LYSIMAQUE, *à ſes pieds.*

Il faut qu'à vos genoux j'obtienne cette grace.
Votre ame s'attendrit, & je crois entrevoir
Que la vertu ſur vous reprend tout ſon pouvoir.
Dans votre cœur enfin ſa voix ſe fait entendre...
Eſt-il quelques efforts au deſſus d'Alexandre?
Combattez, ſurmontez des tranſports que je crains;
Du ſang d'un malheureux ne ſouillez point vos mains;
Et conſultez, Seigneur, l'amour qui vous anime.
C'eſt un malheur d'aimer, mais ce n'eſt pas un crime;
Et malgré ſon orgueil, Caliſthene à vos yeux
Seroit moins cruel, s'il n'étoit amoureux.
Si ſon zèle pour vous imprudemment éclate,
Daignez vous ſouvenir que c'eſt un Spartiate.
Soigneux de votre gloire, il laiſſe à vos flatteurs
Le déteſtable emploi d'approuver vos erreurs.
Conſervez un ſujet dont la ſageſſe altière
Aux deſſeins des méchans ſert encor de barrière,
Excuſez de ſes mœurs la triſte autorité.
Lui ſeul à vos regards offre la vérité.
Si la mort vous enlève un cœur ſi magnanime,
Votre vertu s'endort entre les bras du crime.

SCENE II.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, CLEON.

CLEON.

Les conjurés, Seigneur, déteſtant leur projets,
Ont devant moi nommé leurs complices ſecrets;
Mais leur Chef, orgueilleux ſous une audace feinte,
Nous cache également ſes forfaits & ſa crainte.
Ses diſcours outrageans, par la haine dictés,
Oſent braver encor ſes juges irrités;
Et ſa langue, Seigneur, fertile en impoſtures,
Contre eux & contre vous ſe répand en injures.

ALEXANDRE, *à part.*

Le traître... Vous voyez, pour qui votre amitié,
Lyſimaque, eſſayoit d'exciter ma pitié.

LYSIMAQUE.

Je vois qu'un impoſteur, pour perdre Caliſthene,
Veut vous faire ſervir d'inſtrument à ſa haine.

CLEON.

Moi, Seigneur....

LYSIMAQUE.

Oui, toi-même, & tes lâches efforts...

ALE-

ALEXANDRE.

C'en eſt trop : modérez ces imprudens tranſ-
ports...
Craignez, que vos diſcours dont ma bonté ſe laſſe,
Ne me forcent enfin à punir votre audace.
Je ne puis m'aveugler ſur tout ce que je vois:
L'ami de Caliſthene eſt un traître envers moi.
Sortez, & vous, Cléon, faites venir la Reine.

LYSIMAQUE, *à part.*

Arrêtez ce Tyran, & confondez ſa haine;
Grands Dieux, laiſſer périr l'appui de vos autels,
Ce ſeroit vous montrer impuiſſans, ou cruels.

SCENE III.

ALEXANDRE, *ſeul.*

Vil jouet d'une ardeur que tu devrois détruire,
Foible amant, lâche Roi, ton cœur encor ſoupire?
C'eſt donc peu qu'une ingrate ait oſé t'outrager,
Elle veut ton trépas, tu crains de te venger.
Il ne t'eſt plus permis de douter de ſon crime:
Fais céder ton amour au courroux qui t'anime.
Caliſthene, Eriphile, ô comble de douleur!
Perfides, approchez, percez ce triſte cœur.
Venez trancher des jours que l'horreur environne.
Je déteſte la vie, & je vous l'abandonne.
Ah! c'eſt trop menacer, ſe plaindre & ſupplier;
Sous le coup qui m'accable, eſt-ce à moi de plier?

Au plus affreux trépas livrons une inhumaine.
Eteignons dans son sang mon amour & ma haine.
Elle vient... Son aspect redouble mon courroux.

SCENE IV.

ALEXANDRE, ERIPHILE.

ALEXANDRE.

Lorsqu'un indigne amour m'abaissoit jusqu'à vous,
Offrant à votre orgueil mon cœur & ma puissance,
Je crus tenter du moins votre reconnoissance,
Cruelle; & cependant pour prix de tant d'ardeur,
Votre haine pour moi s'est changée en fureur.
D'un Amant sacrilège armant la main impie,
Par une trahison vous attaquez ma vie;
Appuyant les complots des plus vils assassins...;

ERIPHILE.

Vous m'osez imputer de semblables desseins?
Dans le cœur d'un Tyran la juste méfiance
Est des Dieux irrités la prémière vengeance.
Je ne détruirai point ces soupçons odieux
Qui plus qu'à moi, Seigneur, vous sont injurieux.

ALEXANDRE.

Cessez de vous parer d'une vertu sévère;
Votre cœur en dément le sacré caractère.
Ce dehors fastueux, utile à vos projets,
Est le voile trompeur qui couvre vos forfaits.

Ah!

Ah! ne vous flattez plus que je reſpecte encore
Un ſceptre qu'en vos mains le crime deshonore.

SCENE V.

ERIPHILE, *ſeule.*

Tu peux ſur moi, barbare, épuiſer ta fureur,
Mon courage eſt encor plus grand que mon malheur.
Je crains peu les tourmens que ta rage m'apprête.
Que ma mort te flétriſſe, & je meurs ſatisfaite.
Et toi, qu'un ſort funeſte expoſe à ſon courroux,
Cherchois-tu, Caliſthene, à prévenir ſes coups?
Se peut-il qu'en ſecret redoutant ſa furie,
Ton bras deſeſperé s'armât contre ſa vie?
Non, pour le croire ainſi, ton cœur m'eſt trop connu....
L'ombre même du crime allarme ta vertu.
Tes amis, ſignalant leur coupable imprudence,
Sans ton aveu, ſans doute, embraſſoient ta défenſe;
Et cependant, hélas! un Tyran odieux,
D'un lâche aſſaſſinat nous accuſe tous deux.
Pour avilir en moi l'éclat du diadême,
Il fait ſemer des bruits qu'il ne croit pas lui-même;
Et le Peuple, peut-être eſclave de l'erreur,
Nous impute un forfait dont nous avons horreur.
Quoique rien ne dégrade une ame vertueuſe...
Nous mourrons ſoupçonnés, cette mort eſt affreuſe.

SCENE VI.

CALISTHENE, ERIPHILE, GARDES.

ERIPHILE.

Au coup le plus cruel préparez-vous, Seigneur.

CALISTHENE.

Dans l'état où je ſuis rien n'étonne mon cœur.
Du ſort qui me pourſuit je brave le caprice;
Qu'il redouble à ſon gré ſa barbare injuſtice,
Contre lui ma conſtance a ſu me raſſurer:
Madame, eſt-ce là la mort qu'il faut me préparer?

ERIPHILE.

Pour un cœur, à l'effroi toujours inacceſſible,
La mort de tous les maux n'eſt pas le plus terrible;
Et le Tyran, d'abord trompé par ſon courroux,
Vous livroit au trépas, ſans ſe venger de vous.
Mais à préſent, Seigneur, ſa haine ingenieuſe
Vous enlève l'eſpoir d'une mort glorieuſe.
Sa politique adroite aſſurant ſes projets,
Sous des crimes nouveaux ſait cacher ſes forfaits.
Une ombre d'équité couvre ſon injuſtice.
Enfin des conjurés il vous fait le complice;
Et pour mettre ſa gloire à l'abri de ſoupçon,
Il n'impute qu'à vous leur noire trahiſon.

CALI-

CALISTHENE.

Penſez-vous, qu'en effet, par honte ou par foibleſſe,
A ces lâches détours Alexandre s'abaiſſe?
Non, il eſt généreux, autant qu'il eſt cruel,
Madame, & s'il m'accuſe, il me croit criminel.
Aiſément prévenu, trop prompt dans ſa vengeance,
Sans crainte, ſans égard, il pourſuit l'innocence.
Sa vertu vainement s'oppoſe à ſes tranſports;
Mais toujours ſes forfaits ſont ſuivis de remords.
Ardent, digne à la fois & de haine & d'eſtime,
S'il ne cherche la gloire, il s'abandonne au crime;
Et ce Prince, entraîné par ſes fougueux accès,
Héros dans les combats, eſt Tyran dans la paix.
Je ſais, que de Cléon la noire perfidie
Arme contre mes jours l'impoſture & l'envie.
Le lâche oſe trahir la gloire de ſon Roi,
Madame, & c'eſt ainſi qu'il ſe venge de moi.
Mais, malgré ſes efforts, ma tranquille innocence
Dans le fond de mon cœur trouve ſa récompenſe.
Et que m'importe à moi, que le Peuple abuſé
Impute à ma mémoire un crime ſuppoſé?
L'inconſtance le guide, & la fureur l'entraîne...
Je vois, ſans me troubler, ſon eſtime & ſa haine.
J'expire, ſans me plaindre, innocent à vos yeux.
Madame, j'ai pour moi mon cœur, vous & les Dieux.

ERIPHILE.

Ainſi d'un faux ſoupçon volontaire victime
Vous reſpectez encor la main qui vous opprime?

Et

Et d'un monſtre barbare excuſant les fureurs,
Vous-même, vous l'aidez à combler vos malheurs?
Ah! ſauvez votre nom d'une tache trop noire;
Dans le tombeau du moins emportez votre gloire.
Si la Grèce eſt ſéduite, & vous croit criminel,
Vous ſouillez ma vertu d'un opprobre éternel.
Après tant de malheurs, prête à perdre la vie,
Je ſais braver la mort, mais je crains l'infamie;
Et pour rendre à jamais votre nom odieux,
Sachez que le Tyran nous accuſe tous deux.

CALISTHENE.

Nous accuſe tous deux? Qu'entends-je? Quoi! Madame,
On vous impute auſſi cette perfide trame?
Prompt à me déguiſer les forfaits de mon Roi,
J'ai cru que ſon courroux ne menaçoit que moi;
Qu'honorant vos vertus, votre grandeur ſuprême,
Ce fier Tyran en vous ſe reſpectoit lui-même;
Que l'invincible amour qui ſéduit ſa raiſon
Garantiſſoit ſon cœur d'un ſi lâche ſoupçon.
Ne craignant rien enfin pour vous, pour votre gloire,
J'abandonnois aux Dieux le ſoin de ma mémoire.
Mais puiſque le barbare en ſes emportemens
Deshonore l'autel où fumoit ſon encens;
Puiſqu'enfin ſon courroux nous pourſuit l'un & l'autre,
Je défendrai, Madame, & ma gloire & la vôtre.
Par mes malheurs en vain il me croit abattu.
Que ne peut un amour que ſoutient la vertu?

J'ap-

J'apperçois Lyſimaque, ardent & plein de zèle,
Voilà le ſeul ami qui me reſte fidèle.
Pour rompre les projets d'un monſtre furieux;
C'eſt un nouveau ſecours que nous prêtent les Dieux.

SCENE VII.

CALISTHENE, LYSIMAQUE, GARDES.

LYSIMAQUE.

. . . . . .
. . . . . .

J'ai ſu gagner la Garde, & cachant mon deſſein,
Mon amitié vers toi s'eſt ouvert un chemin.
Trop malheureux ami, victime d'un barbare,
Hélas! ce jour affreux pour jamais nous ſépare;
Et malgré la douleur dont je me ſens toucher,
Témoin de ton trépas, je ne puis l'empêcher.
A la vengeance en vain notre amitié m'anime,
Je ne puis me réſoudre à commettre le crime;
Et d'un Maître cruel déteſtant les forfaits,
Je reſpecte Alexandre, autant que je le hais.
Ton auſtère vertu n'a pas beſoin d'excuſe:
Mais d'un crime odieux tu ſais que l'on t'accuſe;
Qu'Alexandre appuyant ce perfide détour,
Saiſit l'occaſion de venger ſon amour.
Ami, prends ce poignard; s'il faut que tu périſſes,
Arrache-toi du moins à l'horreur des ſupplices.

Trom-

Trompe d'un Roi jaloux les transports inhumains;
Ose braver sa rage, & péris par tes mains.
Obligé de céder à ton destin funeste;
Cet espoir généreux est le seul qui te reste.
Ton sort est dans tes mains: ainsi, sans te troubler,
Attends qu'on te condamne, avant de t'immoler.
Les Dieux peuvent encor embrasser ta défense.
Adieu... Je cours aux Grecs prouver ton innocence.
Une lâche imposture attaque ton honneur...
En dussé-je périr, j'en punirai l'auteur.
C'est l'infâme Cléon qui presse ton supplice.
Je respecte mon Roi, mais non pas son complice.
Le traître! De son crime il ne jouïra pas.
A tes Manes sanglans je promets son trépas.

SCENE VIII.

CALISTHENE, GARDES.

CALISTHENE, *seul.*

Ainsi donc le Tyran s'obstine à me poursuivre?
Il ne me reste enfin que peu d'instans à vivre...
Quel ridicule effroi, quelle secrette horreur
En ces tristes momens s'empare de mon cœur?
De mon cruel destin d'où vient que je murmure?
Le trépas est un don que nous fait la nature;
Et mon ame, attachée aux vulgaires erreurs,
Appréhende une mort qui finit mes malheurs?

Prêt

Prêt à briſer ſes fers, quoi donc un homme ſage
Oſe-t-il regretter un indigne eſclavage?
Jouet des paſſions, quels que ſoient nos efforts,
L'eſprit, preſque ſans ceſſe, eſt l'eſclave du corps.
Mais de ce poids honteux l'ame débarraſſée
Juſqu'à l'Etre ſuprême élève ſa penſée.
Dans ſon ſein paternel elle trouve un appui,
S'occupe de lui ſeul, & ſe confond en lui.
Pour prix de leurs vertus, en ſortant de la vie,
C'eſt-là des gens de bien la commune patrie;
Là que l'homme jouit de toute ſa grandeur.
Mon trépas différé diffère mon bonheur.
Mourons... Mais ſi mon bras tranche ma déſtinée,
Je laiſſe, en expirant, la vertu ſoupçonnée.
Juſtifier la Reine, eſt un devoir pour moi;
Mon honneur, mon amour m'en impoſent la loi.
J'ai cauſé ſes malheurs; ma tendreſſe fidèle
D'un ami généreux doit ſeconder le zèle.
Livrée à ſa douleur, la Reine eſt ſans ſecours;
Pour ſa défenſe au moins employons mes diſcours.
Tyran, je vais bientôt paroître en ta préſence;
Heureux, lorſqu'en mes mains on remet ma vengeance,
Que, toujours vertueux, je prenne aſſez ſur moi,
Pour ne pas t'immoler, & mourir après toi.

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ERIPHILE, *ſeule.*

Tout fuit, tout m'abandonne; à moi-même livrée,
Dieux! je cède aux ennuis dont je ſuis dévorée.
L'effroi, le deſeſpoir, l'épouvante, l'horreur
S'emparent de mon ame, & déchirent mon cœur.
La mort eſt deſormais mon unique eſpérance.
C'en eſt fait: mes malheurs ont vaincu ma conſtance.
Si le Ciel ſur moi ſeule épuiſoit ſon courroux,
De mon ſort, quel qu'il fût, j'eûſſe bravé les coups;
Mais ce n'eſt pas aſſez de craindre pour moi-même,
On me pourſuit encor dans un amant que j'aime.
Nul mortel en vertus ne le peut égaler.
Dieux, le puniſſez-vous d'oſer vous reſſembler?

SCENE II.

ERIPHILE, ELVIRE.

ERIPHILE.

Tu me parois troublée ... Ah! que viens-tu m'apprendre?
Parle ... Je ſais les maux auquels je dois m'attendre.
Ne

Ne cherche point, Elvire, à tromper ma douleur ...
Tes yeux ſont égarés, & j'y lis mon malheur.
Caliſthene n'eſt plus ?

ELVIRE.

Madame, il vit encore:
Mais en butte aux tranſports d'un rival qui l'abhorre,
Quoi qu'on faſſe pour lui, je ne puis vous cacher,
Qu'à la mort deſormais rien ne peut l'arracher.
Non que les conjurés dans l'horreur du ſupplice,
Vaincus par les tourmens, l'ayent nommé complice.
Tout rend à ſes vertus un hommage éclatant:
Mais le Roi le hait trop pour le croire innocent.
D'un Monarque irrité, Miniſtre ſanguinaire,
Le perfide Cléon le noircit pour lui plaire.
C'eſt en vain cependant qu'il répand de faux bruits:
Auſſi-tôt que formés, Madame, ils ſont détruits.
Lyſimaque, ſuivant l'amitié qui le guide,
Démaſque l'impoſture, & confond le perfide.
Les Grecs, en ce moment prêts à ſe ſoulever,
Tremblent pour Caliſthene, & veulent le ſauver.
Ils plaignent ſes malheurs. Sa vertu leur eſt chère;
Et déja leur pitié fait naître leur colère.
Si pour lui du murmure ils paſſent aux éclats,
Sans doute leur révolte aſſure ſon trépas.

ERIPHILE.

Ah! s'il faut qu'aujourd'hui Caliſthene périſſe,
A ſes vertus du moins les Grecs rendent juſtice;
Et même, en expirant ſous les coups d'un bourreau,
Avec toute ſa gloire il deſcend au tombeau.

Epargnons-nous, Elvire, une plainte inutile;
On sait son innocence, & je mourrai tranquile.
Esclave d'un Tyran, en proie à ses fureurs,
Je rougis de survivre à de si grands malheurs.
Cesse de t'attendrir sur mon sort déplorable:
Constant à m'accabler, le Ciel m'est favorable;
Et long tems exposée aux plus affreux revers,
La mort m'arrache enfin à la honte des fers.

ELVIRE.

Non, quoi que vous disiez, votre injuste esclavage
Est le crime du sort, & non pas un outrage.
Loin de vous avilir, c'est en votre malheur
Que votre ame a paru dans toute sa grandeur.
Malgré le sort pourtant, & sa rigueur extrême,
Vous pouvez desarmer un Héros qui vous aime.
Ménagez un captif, prêt à se revolter;
Par de nouveaux mépris craignez de l'irriter.
Qu'a produit jusqu'ici votre douleur profonde?
Préférez-vous la mort à l'empire du monde?
Ah! Madame, s'il faut vous parler sans détour,
Pour sauver Calisthene, étouffez votre amour.
Montez au rang suprême où le Ciel vous appelle:
C'est perdre votre Amant, que lui rester fidèle.
Madame, ou par tendresse, ou par pitié pour lui,
Reine de l'Univers, devenez son appui.

ERIPHILE.

Après l'avoir bravé, prompte à calmer l'orage,
Je pourrois jusques-là rabaisser mon courage?
Non, chere Elvire, apprends à connoître mon cœur:
L'infamie est pour moi le comble du malheur.

Une

Une ame généreuſe, & que rien n'intimide,
Conſulte & ſuit toujours la vertu qui la guide.
Ferme dans ſes deſſeins, elle ne peut changer,
Et brave la menace, ainſi que le danger.
Telle eſt la mienne, Elvire: incapable de feindre,
Même pour un Amant je ne puis me contraindre.
Par une lacheté, loin d'être ſon appui,
Que Caliſthene expire, & j'expire avec lui.
Jouet de ces malheurs où le déſtin me livre,
Mon bonheur le plus doux, eſt de ceſſer de vivre.
Le Tyran veut en vain me ſoumettre à ſa loi:
Puiſque je puis mourir, mon ſort dépend de moi.

ELVIRE.

Alexandre paroît...

SCENE III.

ERIPHILE, ALEXANDRE, ELVIRE.

ALEXANDRE.

Je ne viens plus, Madame,
Vous vanter un amour dont s'irrite votre ame:
La raiſon ſur mes ſens a repris ſon pouvoir,
Et votre ingratitude éclaire mon devoir.
Je vivois pour vous ſeule, & votre ame perfide
Approuvoit les complots d'un Amant parricide.
Tous deux impatiens de m'arracher le jour,
Le crime vous unit encor plus que l'amour.

Avant de vous punir, je veux bien vous entendre...
Parlez: c'eſt donc mon ſang que vous voulez répandre?
Si je vous vois frémir après de tels efforts,
C'eſt de votre impuiſſance, & non de vos remords.

ERIPHILE.

Ma vertu juſqu'ici ne s'eſt point démentie...
Si, pour briſer mes fers, j'eûſſe attaqué ta vie,
Dans l'ombre du ſecret préparant mes projets,
J'en aurois ſu peut-être aſſurer le ſuccès.
Cruel, ſans m'avilir, que ta haine m'accable...
Je te l'ai déja dit, je ne ſuis point coupable.
Non, qu'une indigne crainte ait retenu mon bras...
Je voudrois t'immoler: mais mon cœur ne ſait pas
Par un aſſaſſinat ſe venger d'une injure.
Contre tes attentats, ma vertu te raſſure;
Et malgré mon courroux, avare de ton ſang,
J'ai reſpecté ma gloire, & non pas mon Tyran.

ALEXANDRE.

Madame, je le vois: trompé par l'apparence,
J'ai tort de ſoupçonner votre altière innocence;
Et quoique contre vous les Grecs ſoient prévenus,
Il vous reſte un moyen de prouver vos vertus.
On vous oſe imputer la trame la plus noire...
Mais c'eſt une impoſture? Eh bien! je veux le croire.
Quelqu'empire qu'un traître ait pris ſur votre cœur,
Sans doute, que ſon crime étouffe votre ardeur?
Accuſé, convaincu d'un complot déteſtable,
Approuvez ſon trépas: vous n'êtes plus coupable;

Ou

Ou vous-même plutôt ordonnez de son sort:
Votre vertu blessée exige cet effort.
Je vous livre sa tête: en hâtant son supplice,
Démentez tous les Grecs qui vous disent complice ...

ERIPHILE.

Qui, moi? Que d'un faux bruit me laissant allarmer;
J'accable l'innocence, & l'aide à l'opprimer?
Qu'assez foible aujourd'hui pour seconder ta rage,
J'efface par un crime un soupçon qui m'outrage?
Et que pour fuir des coups, prêts à tomber sur moi,
D'un infame bourreau j'accepte ici l'emploi?
Me crois-tu donc soumise à tes ordres sinistres?
Pour remplir tes desseins, choisis d'autres Ministres,
Qui, prompts à seconder tes barbares transports,
Comme toi, sans vertus, soient aussi sans remords.
Mais crois-moi cependant: malgré mon innocence,
Par un double forfait assure ta vengeance;
Ou desormais, livrée à mon seul desespoir,
Je ne te promets plus de suivre mon devoir.
Crains que ce bras vengeur, te prenant pour victime,
A ton exemple enfin ne s'accoutume au crime.
Détestable assassin d'un rival malheureux,
Si tes jours te sont chers, fais-nous périr tous deux.

ALEXANDRE.

J'abaisserai bientôt cet orgueil téméraire....
Tu veux périr.... Eh bien! il faut te satisfaire.
L'ardeur de me venger l'emporte sur mes feux.
Il n'est plus de pardon....

SCENE IV.

ALEXANDRE, ERIPHILE, CALISTHENE, *enchaîné*, ELVIRE, CLEON, GARDES.

ALEXANDRE.

Frémissez, couple affreux!
Vous, qui, sous le dehors d'une vertu sublime,
Excitez dans mon camp la révolte & le crime;
Qui, d'une troupe impie appuyant les projets,
Ne mettez vos vertus qu'à cacher vos forfaits.
Réponds, traître, réponds: quelle aveugle furie,
à Calisthene.
Quel sacrilège espoir t'armoit contre ma vie?
Aveuglé jusqu'ici sur tes forfaits divers,
Je veux que ton exemple étonne l'Univers;
Et qu'un supplice affreux, mais juste & légitime,
Transmette à l'avenir ma vengeance & ton crime.

CALISTHENE.

Surpris de ce qu'un traître ait osé m'accuser,
Je viens & le confondre, & te desabuser:
Non, que pour me soustraire à l'horreur du supplice,
J'implore ta clémence, ou plutôt ta justice.
Quel que soit mon déstin, je l'attends sans effroi.
Tyran, toute prière est indigne de moi;
Et ma fière innocence, au dessus des allarmes,
Ne s'abaissa jamais à répandre des larmes.

Mais

Mais des bruits qu'on répand, mon orgueil irrité
Vient contre l'imposture armer la vérité.
A tes yeux, sans détour, souffre que je l'expose.
Daigne l'entendre: après démens-la, si tu l'ose.
En des tems plus heureux, guidé par mes avis,
Tu me plaças toi-même au rang de tes amis.
Elevé par ton choix à cet honneur insigne,
Par ma sincérité j'en étois le plus digne:
Et tu sais qu'insensible à tous autres objets,
J'ai recherché ta gloire, & jamais tes bienfaits;
Que mes hardis discours, jaloux de ta mémoire,
Souvent de plus d'un crime ont garanti ta gloire.
Fatigué de mes soins, lassé de mes discours,
Ta haine dès long tems a condamné mes jours.
Il falloit, pour te plaire, approuvant tes maximes,
Par des lâches conseils t'affermir dans les crimes.
Maître absolu de tout, tu te crois tout permis.
Cherche donc des flatteurs, & non pas des amis;
Et, te précipitant dans de honteux abîmes,
Etouffe tes remords à force de grands crimes.
Incapable aujourd'hui d'un généreux effort,
Je ne m'étonne pas que tu veuilles ma mort.
Mais je n'ai pu prévoir que ta lâche injustice
D'un vil accusateur appuyât l'artifice.
Tu feins, mais vainement, de douter de ma foi.
Si l'on m'ose accuser, c'est un affront pour toi.

CLEON.

Quelle audace! A son crime il ajoute l'injure.
Seigneur....

ALEXANDRE.

De ſes forfaits il comble la meſure:
Mais à quelques excès qu'il oſe ſe porter,
Je veux bien me contraindre encor, & l'écouter.

CALISTHENE.

Malgré tous les efforts d'une impuiſſante haine,
Aucun des conjurés n'a nommé Caliſthene.
Auteur de leurs complots j'attentois à tes jours,
Moi, cruel, qui jadis en prolongeai le cours?
Au moment que ton bras, armé contre ton crime,
Aux Manes de Clitus t'immoloit pour victime.
Si depuis, indigné de tes forfaits divers,
J'eûſſe voulu, barbare, affranchir l'Univers,
Mon bras eût dès long tems puni ta tyrannie.
Qui mépriſe la mort, eſt maître de ta vie.
Mille contre tes jours ont oſé s'élever ....
Toujours de leurs complots on a ſu te ſauver.
Mais vengeant ſur Philippe un crime involontaire,
Le ſeul Pauſanias s'eſt immolé ton père.
Moi, ſeul à ſon exemple oſant tout attenter,
Ce qu'il fit, contre toi j'ai pu l'exécuter;
Et même en ce moment où ta haine barbare
S'applaudit des horreurs qu'un bourreau me prépare.
Si mon devoir encor ne retenoit mon bras,
Peut-être que ta mort préviendroit mon trépas:
Mais, ſûr que tes remords plaindront mon innocence,
Dans le fond de ton cœur je laiſſe ma vengeance.
Je me livre à tes coups: l'échafaud eſt-il prêt?
D'une barbare mort je ſubirai l'arrêt.

Sous

Sous les coups d'un bourreau, lorſqu'il faut qu'on périſſe,
Se donner le trépas, c'eſt craindre le ſupplice.
Quels que ſoient les tourmens, ſûr d'en braver l'effort,
Je te laiſſe, Tyran, la honte de ma mort.
Il jette le poignard.
Vous, pour qui je brûlai d'une ardeur téméraire;
à Eriphile.
Qui de vos pleurs, Madame, honorez ma miſère,
De l'amour d'un Tyran trop malheureux objet,
Conſervez ma mémoire, & je meurs ſatisfait.

ERIPHILE.

Qui, moi? Que dans ſa Cour eſclave mépriſable,
Je vive plus long tems ſous un joug qui m'accable?
Que je m'occupe encor à gémir de mon ſort?
Ces malheurs ne ſont faits que pour qui craint la mort.

SCENE V.

ALEXANDRE, *ſeul.*

Dedaigné d'un ſujet dont l'audace m'outrage,
Sa vertu me confond; j'admire ſon courage.
Mon orgueil eſt contraint de plier devant lui.
De ſon perſécuteur je deviens ſon appui.
Aï-je pu ſoupçonner un cœur ſi magnanime?
Non, ce n'eſt point ainſi que s'excuſe le crime.

Sans doute, que Cléon, armé contre ſes jours,
D'une lâche impoſture empruntoit le ſecours.
En vain de Califthene il noircit l'innocence;
Ma vertu qui renait embraſſe ſa défenſe.
Reprenons des projets dignes de ma grandeur,
Et ſubiſſons des loix que m'impoſe l'honneur.
Au delà des deux mers répandons les allarmes;
Que mon indigne amour expire au bruit des armes;
Et vainqueur de moi-même, enfin ne ſouffrons plus
Qu'un ſuperbe ſujet me ſurpaſſe en vertus.
De ſes mâles diſcours l'éloquence ſublime
Va preſque ſur le Trône épouvanter le crime.
Docile à ſes conſeils, ſurmontons des tranſports
Dont la vertu gémit, que ſuivent les remords.
Qu'il prenne ſur mon ame un ſouverain empire...
A l'immortalité lui ſeul peut me conduire.
Je dois tout à ſes ſoins: pour un Roi généreux,
Sans doute, un tel Miniſtre eſt un préſent des Dieux.
J'apperçois Lyſimaque, ami de Califthene...
Son abord imprévu m'embarraſſe & me gêne...
Que paroît m'annoncer ſa farouche douleur?
Quel trouble à ſon aſpect s'empare de mon cœur?

SCENE DERNIERE.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

Sais-tu l'heureux ſuccès dont ta rage eſt ſuivie?
Barbare, c'en eſt fait: Califthene eſt ſans vie.

ALE-

ALEXANDRE.

Ah! grands Dieux, au moment que ma tendre amitié....

LYSIMAQUE.

N'affecte point, cruel, une fauſſe pitié....
Tu viens de l'immoler à ta haine funeſte....
Qu'importe que ton cœur le plaigne, ou le déteſte?
En proie à tes remords, par d'impuiſſans regrets
Penſes-tu donc toujours effacer tes forfaits?
Soumis, malgré ton crime, à ton pouvoir ſiniſtre,
De la mort d'un ami j'ai puni le Miniſtre.
Le perfide Cléon eſt tombé ſous mes coups....
Venge-le, venge-toi: je m'offre à ton courroux.

ALEXANDRE, *pénétré.*

Ton ami m'étoit cher; ſûr de ſon innocence,
Je plains trop ſon trépas, pour blâmer ta vengeance.
Par tes diſcours encor n'aigris point ma douleur;
C'eſt aſſez des remords qui déchirent mon cœur.
Occupé cependant à combattre ma haine,
Je n'ai point au trépas condamné Caliſthene.
J'excuſois ſon audace; & malgré mon amour,
Honteux de mes tranſports, je lui laiſſois le jour.
Mais les Dieux, quand pour lui je me vainquois moi-même,
M'ont envié l'honneur de cet effort ſuprême.
Caliſthene n'eſt plus, & pour comble d'horreur,
On me croit de ſa mort le déteſtable auteur.
Cléon s'eſt immolé cette illuſtre victime....
J'en ai cru ſes diſcours, & j'ai part à ſon crime.

Sur

Sur la Reine du moins répandons mes bienfaits.
Mélons à ſes ſoupirs des ſincères regrets.
Je veux....

LYSIMAQUE.

Il n'eſt plus tems: Amante infortunée,
Sa main vient de trancher ſa triſte déſtinée.
J'ai vu porter le coup: mes efforts impuiſſans
N'ont pu la garantir....

ALEXANDRE.

Dieux, qu'eſt-ce que j'entends!
Je ne me pare plus d'une excuſe frivole.
Elle meurt par ſes mains, & c'eſt moi qui l'immole.
Voilà, voilà les coups que ma rage a conduits!
Voilà de mon ardeur les exécrables fruits!
En horreur aux mortels, je m'aſſis ſur un Trône
Que la crainte ſoutient, que le crime environne;
Et l'on me dépeindra dans la ſuite des tems
L'effroi du monde entièr, l'exemple des Tyrans.
De ces Infortunés conſacrons la mémoire....
Je veux éterniſer & ma honte & leur gloire.
Mon amour, mon orgueil ont cauſé leurs malheurs.
De leur mort, s'il ſe peut, réparons les horreurs.
De ma juſtice enfin laiſſons quelques exemples;
Et qu'aulieu de tombeaux qu'on leur dreſſe des temples.

FIN.

ibliothèque
sité d'Ottawa
chéance

The Library
University of Ottawa
Date due